

awid

RÉALITÉS FÉMINISTES



Contents

04

Note sur les réalités féministes

05

Note éditoriale

06

Les invalides en triple : parlons sexe, chéri!
NANDINI TANYA LALLMON

09

Éclore
TITASH SEN

10

Asignado Nderentendei Al Nacer [Assigné Nderentendei à la naissance]
BASTIÓN MORAL

11

Ensemble contre la violence
KARINA OCAMPO

16

Projet photographique : la mort se lève à l'Est
SONIA MADRIGAL

18

Anatomie de l'histoire d'une survivante
MARYUM SAIFEE

23

Rêves
NEESA SUNAR

24

Libérer l'église et décoloniser la bible pour les femmes de Papouasie occidentale
RODE WANIMBO

29

Offrandes pour les vies Noires
SOKARI EKINE

30

Mon Ramadan Queer
AMAL AMER

33, 72

Les anges aussi sortent la nuit
CHLOÉ LUU

34

Kunyt Asam: Les racines de l'amour et de la résilience
PRINKA SARASWATI

37

Mouvement féministe
KARINA TUNGARI

38

Notre arepa : Cuisine en résistance
ALEJANDRA LAPREA

41

Entretejidas [Entrelacées]
SURMERCÉ

42

Prenons soin les un.e.s des autres
MARGA RH

43

Esmeralda aux contrôles d'Internet : comment les réseaux sociaux aident les femmes roms à gagner en visibilité
ÉMILIE HERBERT-PONTONNIER

47

Si les Marronas le permettent
NAYARE SOLEDAD OTORONGX MONTES GAVILAN

49

Tissus, passion et mode rebelle
SALMA SOLIMAN

50

Notre quartier, nos réseaux, notre force
MARTA PLAZA FERNÁNDEZ

53, 56, 101

Guérir ensemble
UPASANA AGARWAL

57

Es-tu vraiment fort-e?
GONZODEN





60

Ashawo Work na Work
» : Comment les jeunes
féministes ghanéennes
transforment des horizons
féministes en réalité

FATIMA B. DERBY

64

Laisse-les pousser

GUCORA ANDU

65

Intégrer les réalités
féministes invisibles

DR. PRAGATI SINGH

74

Arménien·ne·s, le féminisme
est notre passé et notre
avenir

SOPHIA ARMEN

79

**Série sur les
résistances
féministes**

80

Rêves d'un avenir
féministe

REEM EL ATTAR

81

Sa réalité féministe est...

CHULUMANCO-MIHLALI NKASEL

82

Fureur

DIANA MANILLA ARROYO

83

Jusqu'à ce que la
dignité devienne
une habitude

MARGA RH

84

Un violeur sur ton chemin
» de Elli Mulder

ELLI MULDER

85

Présentes – les femmes
dans la révolution

ELEONORA GATTO

86

Ce que j'ai appris auprès
des femmes pour la
dépénalisation

ALINE LEMOS

89

Que l'invisible soit visible :
manifeste d'un.e culturiste
au genre fluide à Hong Kong

SIUFUNG LAW

95, 96

Quand iels nous verront :
Féministe très queer;
MamaCax

LAME DILOTSOTLHE

97

Boxe, pas bottes

WU, I-FEI

98

Recherche sur les espaces
sécurisés : une prise de
perspective

JUDYANNET MUCHIRI

102

Histoire d'un conte non
féérique

GABRIELA ESTEFANÍA RIERA ROBLES

106

Combattant né

BORISLAVA MADEIT ET STALKER

SINCE 1993

107

Entre deux mondes : la
double conscience des
femmes en Gambie

HADDY JATOU GASSAMA

112

Puta sacrée

PIA LOVE

113

Dieula et les Muñecas Negras
(Poupées noires)

ANA MARÍA BELIQUE

117

Tejedoras de sueños
[Tisseuses de rêves]

DIANA MAR

118

Les fantômes des jeunes filles

AKUA ANTIWIWAA

123

Cultura Negra [Culture noire]

ASTRID MILENA GONZÁLEZ QUINTERO

124, 125

Ma maison;

Secrets de sororité

SUHAD KHATIB

Note sur les réalités féministes

À l'AWID, nous concevons ces réalités féministes comme les exemples vivants des mondes que nous savons possibles. Nous concevons ces diverses réalités féministes comme des revendications et des incarnations d'espoir et de pouvoir. Elles sont ancrées dans les multiples manières de vivre, de penser et de faire autrement, que ce soit au niveau des expressions quotidiennes de nos modes de vie ou nos manières d'être en relation les un.e.s avec les autres ou au niveau de systèmes alternatifs de gouvernance et de justice. Les réalités féministes combattent les systèmes de pouvoir dominants tels que le patriarcat, le capitalisme et la suprématie blanche.

Il s'agit là de propositions puissantes qui nous orientent vers une vision établie de possibilités, et qui nous montrent comment les organisations féministes ouvrent la voie à la justice dans les mouvements et les communautés à travers le monde.



Note éditoriale



Yewande
Omotoso

Les Réalités féministes consistent en une invitation chaleureuse et bienveillante, une sorte d'acte de préservation et de soins massifs (versus un soin individuel), ne invitation à archiver et à faire l'inventaire de tout le travail réalisé, sous peine de le voir disparaître.

Plus tôt dans l'année, nous avons lancé un appel – à contributions, réflexions, œuvres d'art, poèmes – encourageant la soumission de propositions pour ce magazine en ligne. Nous avons été sincèrement ravi·e·s par la réponse enthousiaste générée, avec plus de 450 propositions portées par des personnes originaires de plus de 150 pays et territoires à travers le monde. Comme on peut l'imaginer, la sélection finale fut une tâche très difficile à réaliser. Nous espérons cependant avoir réussi à créer un spectre diversifié de problématiques, de contextes, de savoirs et de créativité; chaque contenu est intime et perspicace à sa manière. Le magazine avait pour thème les « Réalités féministes ». Personnellement, je n'avais pas rencontré cette expression avant de m'engager avec l'AWID sur ce projet. Ma première pensée a porté sur le mot « réalité ». En effet, dans notre monde actuel, la réalité des problématiques relatives aux violences continues infligées aux corps des femmes et des personnes trans porte à réflexion. Mais j'ai vite réalisé que les « Réalités féministes », telles que comprises par l'AWID, ne consistaient pas à contempler la partie de la montagne restant à gravir, mais plutôt à reconnaître ce qui a été accompli, créé, forgé, négocié, combattu, gagné, acquis, revendiqué et encouragé dans l'existant.

C'est ainsi qu'avec un simple et rapide changement de perspective, j'ai commencé à saisir le concept de « Réalités féministes ». Mon amour des mots m'a conduite, au fur et à mesure de l'avancement de ce projet, à adorer l'utilisation du mot « réalités » dans ce concept. Pas les horizons féministes donc, pas la lutte féministe, mais bien les Réalités féministes. J'ai appris à aimer l'utilisation du mot Réalités, non pas pour se punir quant aux difficultés sévères de notre condition actuelle, mais plutôt pour nous étayer nos savoirs sur les réalisations (mises en réalité) alors même que nous continuons à défier, combattre, résister, organiser, soigner, aimer, nourrir et protéger. Les Réalités féministes s'apparentent à un changement radical de culture à une époque où il peut devenir commun de décrire les atrocités, ce que nous devons bien sûr continuer à faire. Je ne suggère en aucun cas qu'avoir conscience de toutes ces horreurs et de tout le travail qui reste à faire serait mauvais, faux ou même contreproductif; mais ces contenus couvrent, en plus de la sensibilisation, une intelligence profonde, des actes de désobéissance et une revendication de soi - je suis ici.

Les Réalités féministes consistent en une invitation chaleureuse et bienveillante, une sorte d'acte de préservation et de soins massifs (versus un soin individuel), une invitation à archiver et à faire l'inventaire de tout le travail réalisé, sous peine de le voir disparaître.

Ainsi, cette édition de magazine est l'occasion pour nos Réalités féministes d'apparaître dans tout leur désordre, leur joie, leur puissance et leur éclat. Je la vois comme un exemple de reconnaissance, au sens littéral de connaître à nouveau. Cette vision rappelle à l'esprit le mot zoulou « Sawubona » qui se traduit par « nous vous voyons » ou, comme j'aime l'entendre, par « nous vous reconnaissons ». Contributeurs·rices, féministes, travailleurs·ses, activistes, nous reconnaissons vos Réalités féministes et vos pluralités, vos multiplicités, vos complexités et votre courage. Nous reconnaissons la puissance d'être capable de pouvoir tenir à la fois l'échelle de la montagne face à nous et celle des diverses vallées et sentiers déjà recensés.

Il y a un temps pour tout et cette édition de magazine arrive à l'heure où la crise de l'hétéropatriarcat devient de plus en plus visible. Ses auteurs·rices ont revendiqué ces pages, cet espace et ce temps pour nous enrichir de la connaissance de tous les grands et petits actes de triomphe produits au quotidien, dans différents coins du monde. Nous vous invitons à vous inspirer des histoires, des images; ressentez la douce intimité de ces histoires et de ces représentations, et laissez-vous remplir et soutenir par elles.



Les invalides en triple : parlons sexe, chéri!

NANDINI TANYA LALLMON

@nandini_tanya | Maurice

Olajumoke « Jay » Abdullahi et Kym Oliver sont des féministes révolutionnaires à plus d'un titre. Les deux amies se font appeler les Triple Cripples (invalides en triple) parce qu'elles subissent trois niveaux de discrimination en tant que femmes noires handicapées. Jay, aujourd'hui âgée de 31 ans, a eu la polio bébé et utilise une attelle de jambe et des béquilles pour se soutenir, tandis que Kym, âgée de 25 ans, a la sclérose en plaques et utilise un fauteuil roulant pour se déplacer.

Le nom de leur duo découle d'une tentative de redéfinir le mot « invalide », qui, selon elles, « a été affligé aux personnes handicapées comme une insulte, une façon certaine de nous rappeler que nous étions « défectueuses » et allons toujours être moins que. »

En tant que femmes noires, Kym et Jay ont été victimes du stéréotype racial mondialisé qui hypersexualise les peaux foncées. Dans leur livre intitulé *Heart of The Race: Black Women's Lives in Britain*, Bryan, Dadzie et Scafe décrivent comment les femmes noires ont été historiquement décrites comme un « risque élevé de promiscuité » par les médecins en raison de leur libido et de leur fertilité. Jay explique que « les gens pensent que je suis toujours prête à tout faire, n'importe où n'importe quand, parce que je suis une femme noire. » Alors que les deux femmes ont été soumises à une fétichisation intense en raison de leur couleur de peau, leurs handicaps ont semé la confusion totale dans l'esprit de plusieurs. Kym décrit ainsi son expérience de femme à courbes : « J'ai le type de corps que les gens veulent malmener et ils ont l'impression que je devrais être capable de supporter cela, mais parallèlement, il y a cette idée que je ne devrais pas avoir de critères à cause de mon handicap. »

Sur les sites de rencontre en ligne, on a demandé à Jay si elle pouvait effectuer certaines positions sexuelles car des partenaires potentiels « ont décidé qu'elles voulaient être avec vous de cette façon et savoir si votre physicalité pouvait permettre cela. » Lors d'un contrôle, Kym s'est même fait demander des excuses par un professionnel de la santé, remplissant un formulaire, pour lui avoir demandé combien de partenaires sexuels elle avait eu.e.s, avec une nuance sous-entendant « je sais que (ces questions) ne s'appliquent pas à vous, mais nous devons suivre le processus d'interrogation normé. » L'idée fautive selon laquelle le manque d'autonomie physique équivaut à un manque de désir sexuel est omniprésente. À l'école, Jay a été exclue des cours d'éducation sexuelle en raison de son incapacité présumée à avoir des relations sexuelles. Elle explique que

L'idée fautive selon laquelle le manque d'autonomie physique équivaut à un manque de désir sexuel est omniprésente.

même les organisations bien intentionnées qui militent pour l'accès aux services de santé sexuelle et reproductive ne tiennent souvent pas compte des besoins spécifiques des femmes handicapées. Par exemple, les pilules contraceptives sont souvent saluées comme une méthode efficace de contrôle des naissances, sans aucune mention qu'elles peuvent accentuer les risques de caillots sanguins pour les femmes en fauteuil roulant.

Basées à Londres, les Triples Cripples attendaient avec impatience leur participation aux côtés de l'équipe Décoloniser la Contraception à SexFest2020, un festival d'une journée créé pour les personnes racisées, dédié à la santé et au bien-être sexuels. Malheureusement, l'évènement a été annulé en raison de la pandémie de la COVID-19. Néanmoins, sans se décourager, Jay et Kym se sont tournées vers leurs plateformes de plaidoyer en ligne pour contrer la façon dont la sexualité est vue d'un point de vue strictement hétéronormatif et pour contester l'idée que la féminité est définie par la capacité de procréer. Le duo a lancé une chaîne YouTube et un podcast, également appelé The Triple Cripples, pour promouvoir la représentation des personnes subissant des discriminations multiples en

tant qu'êtres humains holistiques. Leurs projets futurs comprennent un documentaire artistique et une exposition photographique consacrée à la lutte contre la discrimination et à l'amplification des voix des personnes handicapées racisées.

L'expérience de la discrimination fondée sur la race, le sexe et le handicap est plus que additive. Bien que les femmes handicapées racisées partagent des expériences de capacitisme avec d'autres personnes handicapées, des expériences de sexisme avec d'autres femmes et des expériences de racisme avec d'autres personnes racisées, ces expériences interagissent et ne peuvent être séparées : les femmes handicapées racisées subissent une discrimination unique en tant que femmes handicapées racisées. Alors que les Triple Cripples reconnaissent que les approches toutes faites et superficielles à la diversité ne se transformeront pas comme par magie en espaces inclusifs du jour au lendemain, elles restent confiantes que leurs petits coups de hache finiront par faire tomber les grands chênes que les pratiques discriminatoires représentent pour elles. ■



“Éclore”

de Titash Sen @unzeroed
(Kolkata, Inde)

—
La joie de s'accepter soi-même et
de grandir dans cette lumière.

**“Asignado
Nderentendei Al
Nacer” (“Assigné
Nderentendei à la
naissance”)**

par Bastión Moral @basti0nm0ral
(Asunción, Paraguay)

—
La féminité obligatoire est un dispositif de violence coloniale hétéro-cis-patriarcale envers les corps assignés féminins à la naissance. Les corps trans continuent de résister malgré l’invisibilisation et le silencement historique. Je ne suis pas une femme, on m’a assigné un genre à partir de mes organes génitaux.



Ensemble contre la violence

KARINA OCAMPO

@kariu2 | Buenos Aires, Mexique

C'est dans un recoin caché du Chiapas, au Mexique, que nous sommes arrivées, femmes et dissidentes sexuelles, pour organiser nos actions. On est en décembre, les fêtes de Noël sont derrière nous, mais nous qui voyageons sur ces terres du Chiapas, c'est à une toute autre fête que nous pensons.

Femmes et dissidentes de toutes les croyances et de toutes les couleurs, nous marchons en direction du *semillero*¹ intitulé '*Huellas del caminar de la comandante Ramona*' (Sur les traces du chemin de la commandante Ramona) au sein du *caracol*² Tzotz Choj de Morelia, dans la municipalité d'Altamirano. C'est là qu'aura lieu la Deuxième rencontre internationale de femmes combattantes, organisée par les compañeras membres de l'Armée zapatiste de libération nationale (Ejército Zapatista Nacional de Liberación, EZLN).

Les caracoles sont des espaces autonomes et fermés que les zapatistes ont acquis à force de délimiter leurs territoires et de les défendre au péril de leurs propres vies. Au sein de ces derniers, les communautés se sentent plus en sécurité. Elles y tiennent les assemblées et réunions en "bonne gouvernance", et ne reconnaissent pas le modèle de représentation occidental capitaliste, qu'elles qualifient de "mauvaise gouvernance".

Les femmes de la communauté portent des cagoules ou des foulards appelés *paliacates* qui leur couvrent le visage, en partie parce qu'ils les protègent, mais aussi parce qu'ils mettent tout le monde sur un pied d'égalité. Celles qui nous reçoivent arrêtent chaque voiture : les hommes ne pourront pas aller plus loin. Après avoir fait la queue pour l'inscription sous un soleil de montagne brûlant, elles nous font monter dans leurs véhicules et nous emmènent à l'endroit où nous passerons trois jours ensemble.

¹ "colloque", en espagnol, littéralement "verger à graines", NdIT

² "centre politique et culturel", littéralement "escargot" en espagnol, NdIT

Sur place, nous nous répartissons dans des tentes ou dans d'immenses salles, sur des planchers en bois. "Ni drogue, ni alcool", les substances psychoactives sont interdites dans tous les caracoles; nous passons donc cette première soirée à danser avec nos émotions pour seul élan et de joyeuses *cumbias* qui nous laissent épuisées et heureuses de cette nouvelle sororité. "Nous sommes les filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler" lit-on sur une pancarte apposée à la fenêtre d'un pavillon appelé *templete* (petit temple). Le regard de Marielle Franco, l'activiste brésilienne assassinée, nous interpelle depuis une autre pancarte et semble nous interroger : "Et maintenant, on fait quoi?"

Il se dégage une atmosphère festive des visages et des vêtements de couleur que nous arborons chacune, sans aucune gêne. Les chants féministes s'enchaînent. Les poings en l'air, nous crions "pas une de moins, nous voulons rester vivantes". Nous sommes des femmes et des magiciennes, rebelles et différentes, nous avons été convoquées ici par ce besoin animal de nous réunir et de nous protéger mutuellement, pour réfléchir, mais aussi pour danser, pour parler librement, sans crainte. Nous sommes près de 4 000 femmes combattantes provenant de 49 pays aussi différents que l'Autriche, la Turquie ou la Nouvelle-Zélande. En guise d'ouverture de la rencontre, les miliciennes zapatistes ont créé une chorégraphie sur un titre traditionnel du groupe *Los ángeles azules* (les anges bleus). Au centre de l'énorme terrain, entouré de constructions en ciment et en bois, des dizaines d'entre elles défilent en rang vêtues d'un uniforme vert et marron, pointent vers le ciel et feignent de tirer une flèche. Leur file prend ensuite la forme d'un escargot, symbole du sacré, de l'eau, de la vie et

de leur stratégie de résistance, fondée sur la dialectique. L'effet suscite surprise et applaudissements.

Puis c'est au tour de la commandante Amada, chargée de prononcer le discours de bienvenue : " Nous constatons que plus d'un an après notre première rencontre, les femmes continuent de disparaître et d'être violentées dans le monde entier: au cours de cette année, le nombre de femmes violentées, enlevées et assassinées n'a pas cessé d'augmenter ".

Le message de la commandante est le suivant : il y a une grande différence entre ce qui se dit et ce qui se passe réellement. On n'a jamais autant parlé de la progression du féminisme, mais on continue de nous assassiner. Selon l'Observatoire citoyen national sur le féminicide (au Mexique), dix femmes sont assassinées chaque jour mais seul 25 % de ces cas sont qualifiés de féminicides. "En tant que zapatistes, nous considérons que la situation est très grave et c'est pourquoi nous avons choisi la violence contre les femmes comme thématique unique de cette rencontre."

La proposition est lancée. Nous parlerons de la violence que nous subissons et avons portée dans nos corps à travers des siècles de normalisation de la dictature du patriarcat. La discussion qui semblait partie pour quelques heures se prolonge tard dans la nuit et se poursuit le lendemain. Parce que les témoignages sont trop crus et qu'il n'y a pas moyen de les éviter. Peu importe où nous soyons nées, que nous ayons eu accès à une bonne éducation ou venions d'une bonne famille, nous subissons toutes la violence des hommes.

Voici l'occasion qu'il nous fallait pour cesser de le cacher. Les abus et les viols commis par des inconnus, mais aussi par des connaissances, des proches ou des amis. Des femmes

qualifiées de folles qui se sont retrouvées à la rue pour échapper à leurs agresseurs. Des mères qui ont perdu leurs filles aux mains de leurs petits amis ou de réseaux de traite, et qui sont toujours à la recherche de leurs disparues. Des femmes trans, discriminées et harcelées. Nous sommes celles qui parlent, micro en main. Nous crions : "Tu n'es pas seule!" "Ma soeur, moi je te crois!". Et nous pleurons sur ces blessures ouvertes, mais ce sont des larmes qui finiront par les guérir un jour et nous rendront plus fortes.

Encore traversée par la peine, je me dirige vers l'un des réfectoires des compañeras zapatistes avec mes nouvelles amies, un groupe de femmes mexicaines et argentines avec qui j'ai partagé la journée.

Les zapatistas participent à toutes les étapes d'organisation, elles ne s'occupent pas que de la nourriture, qu'elles vendent à prix réduit : elles se relaient pour nettoyer les toilettes, assurent la sécurité et répondent à nos besoins. D'autres documentent et filment, contrôlent le son et gèrent les aspects techniques. Plusieurs d'entre elles vivent sur place, d'autres sont venues de l'un des seize caracoles de la région. Entre elles, elles s'expriment généralement dans leurs langues originaires, la majorité parle tzotzil, tzeltal ou tojolabal et une grande partie d'entre elles parle espagnol.

Nous nous sourions, nous n'avons pas besoin de plus, quand les mots viennent à manquer, les regards suffisent. Ce même soir, il y aura de la musique, une association d'instruments et de voix, pour donner rythme au chant féministe, des artistes comme Audry Funk ou Mon Laferte se sont mêlées aux inconnues, mais je ne les écouterai que de loin, j'ai juste besoin de dormir.

Le mouvement
est en marche.
C'est plus qu'une
simple théorie, c'est
important pour nous
toutes de se voir, se
sentir. d'être entre
nous parce que
cela nous donne de
l'espoir. Comme
celui de construire
des nouvelles
sociétés.

Lorsque l'aube nous cueille, notre énergie est renouvelée. Partageant avec nous leur besoin d'autonomie, les compañeras nous ont donné une consigne et nous laissent gérer le reste comme bon nous semble. Nous sommes libres de planifier nos activités. Pendant les heures qui suivront, nous allons nous réunir en cercle pour nous organiser en fonction de nos intérêts. J'opte pour un atelier de yoga et un autre de méditation en mouvement. Après le petit déjeuner, je marche dans l'herbe, je vais de tente en tente, j'écoute quelques-unes des discussions.

Tandis que les dénonciations se poursuivent dans le templete, dans d'autres espaces plus isolés une mexicaine parle de broderie

traditionnelle, un groupe débat de la prostitution et de l'abolitionnisme, un autre du cannabis, et plus loin, un groupe pratique des techniques de défense personnelle. Les réunions se font par thème et par pays, et même si par moments les débats sont passionnés, c'est la sororité qui prime. Je m'installe dans une discussion avec des argentines, des voyageuses et des communicatrices.

Il est impossible d'être partout mais la seule consigne que nous ayons est de partager, et de se partager. J'apprécie aussi le contact avec cette terre abondante du Chiapas, idéale pour s'installer au soleil et en profiter. Le soir nous voit danser autour du feu en une accolade collective, et avec un désir partagé exprimé en criant "le patriarcat tombera!".

Le dernier jour est dédié aux expressions artistiques. Sur scène, les femmes qui défilent s'expriment à travers le théâtre, la musique, la danse et la poésie. J'interviewe mes pairs, leur demande pourquoi elles sont venues. Julia vient de Berlin et fait partie d'un groupe anarchiste; elle me dit que "l'une des raisons pour lesquelles je suis là, c'est que le système capitaliste est un système global, il est inutile de lutter de façon déconnectée, nous devons trouver un moyen de tisser des réseaux. J'emporterai avec moi l'idée de la force des femmes, les expériences fortes qu'elles ont racontées. En Allemagne, les statistiques sont les mêmes, les femmes meurent entre les mains de leur ex-compagnons ou de leurs maris, leurs oncles les tuent et personne n'en parle. Nous devons en parler".

Behard est originaire du Kurdistan mais elle vit en Norvège. "J'ai entendu parler du zapatisme et cela m'intéresse, parce qu'elles ne se battent pas contre l'État, elles sont en

marge de cette idée. Pour ma part, je ne crois pas à l'État-nation, je me vois comme une anarchiste kurde, je suis curieuse de voir comment cela s'applique dans la vie réelle. Ici, je peux le voir, le sentir, voir comment ça fonctionne. Le mouvement est en marche, c'est plus qu'une simple théorie, c'est important pour nous toutes de se voir, se sentir, d'être entre nous parce que cela nous donne de l'espoir, comme celui de construire des nouvelles sociétés. Nous, nous partageons des solutions; je ne pense pas que nous puissions les calquer les unes sur celles des autres parce que nos terres, nos langues sont différentes, mais nous pouvons nous inspirer de la façon de vivre des gens par-delà le capitalisme. Nous sommes différentes et c'est très bien, nous ne voulons pas devenir des zapatistes, mais

nous avons beaucoup de choses en commun et il est bon d'être les témoins d'autres révolutions”.

Dès la rencontre terminée, les hommes réintègreront le caracol, mais la sensation d'autonomisation perdurera. Les zapatistes nous ont confié une mission : celle de porter en nous la “petite lumière qu'elles nous ont offerte” au titre des combattantes que nous sommes. Merci, soeurs et compañeras, cette lumière continue de briller dans ma conscience éveillée. ■

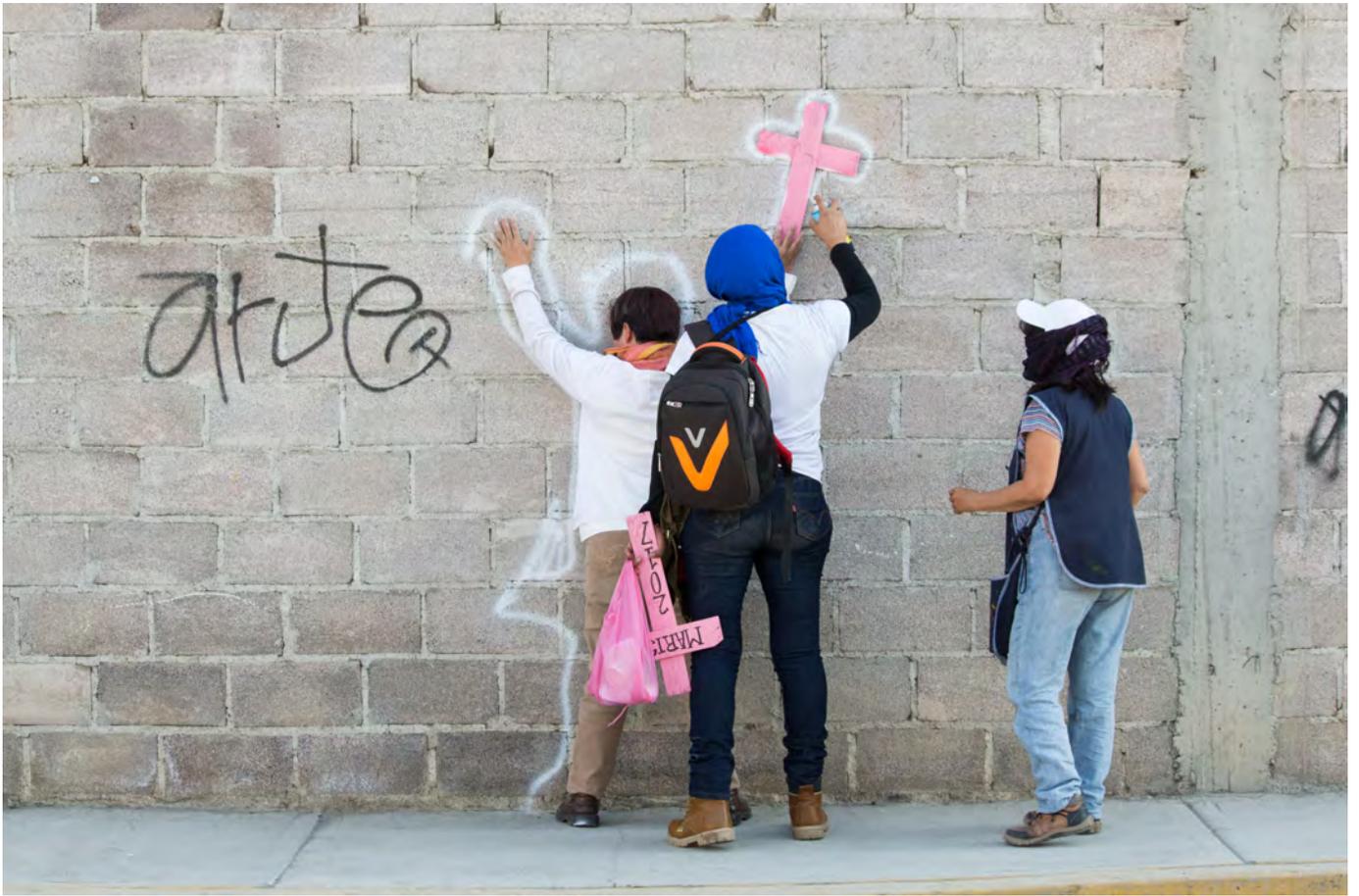


«Proyecto fotográfico : La muerte sale por el Oriente» (« Projet photographique : la mort se lève à l'Est »)

par Sonia Madrigal
 @sonicarol
 (Ciudad Nezahualcóyotl, Mexique)

—
 Images réalisées dans l'État de Mexico dans le cadre du projet photographique « La mort se lève à l'Est ». Les femmes de la périphérie existent car elles résistent.





Anatomie de l'histoire d'une survivante

MARYUM SAIFEE

@msaiffee | New York, États-Unis

Lorsqu'on effectue une recherche en ligne sur les « Mutilations génitales féminines » ou « MGF », un schéma en quatre parties sur l'anatomie des femmes apparaît à côté d'une page Wikipédia dédiée. Le schéma illustre quatre types de violences. La première correspond à l'ablation partielle du clitoris. La deuxième à une ablation plus invasive du clitoris qui est totalement retiré. La troisième s'empire progressivement et montre l'ablation totale du clitoris, des petites lèvres et des grandes lèvres. La quatrième partie illustre quant à elle une série de cicatrices sévères qui symbolisent les sutures du vagin, ne laissant qu'une ouverture pour l'urine et les menstruations.

En tant que survivante aux MGF, j'ai souvent entendu des questions sur mon histoire concentrées sur l'aspect physique. La première question qui m'est habituellement posée porte sur le type de MGF que j'ai subi. Une fois, j'ai répondu à une journaliste que j'avais subi le type 1, et elle m'a répondu : « Oh, ce n'est pas si grave. Ce n'est pas comme le type 3, qui est de loin le pire ». Elle avait raison, en théorie. J'avais vécu la forme la moins invasive. Et pendant de nombreuses années, je me dupais par une sensation de soulagement, me disant que je faisais partie des chanceuses. Je me confortais en me disant que j'aurais pu être moins chanceuse et avoir tous mes organes génitaux mutilés, et non seulement une partie de mon clitoris. Pire, j'aurais pu faire partie de celles qui n'ont pas survécu. C'est le cas de Nada Hassan Abdel-Maqsoud, âgée de 12 ans, qui s'est vidée de son sang sur une table médicale chirurgicale au début de l'année en Haute-Égypte. Nada me rappelle que derrière chaque donnée – 200 millions de femmes et de filles qui vivent les conséquences de MGF à travers le monde – se cache une histoire. Mais Nada ne pourra jamais raconter la sienne.

Si je trouve par moments l'étiquette « survivante » suffocante, je réalise tout autant le privilège qu'implique ce mot. En survivant, vous êtes en vie. Vous avez la possibilité de raconter votre histoire, de traiter le trauma, de mobiliser d'autres personnes de votre communauté et d'acquérir de nouvelles perspectives, de nouveaux langages et de nouvelles optiques dans votre autoperception. Le fait de raconter son histoire peut être cathartique et libérateur, mais il peut également anéantir la personne qui raconte en cours de route. L'absence d'intégration d'une aide psychosociale apportée par des praticien·ne·s formé·e·s

aux récits et aux retraites curatives peut aggraver le trauma au cours d'interventions pourtant bien intentionnées. Cela est d'autant plus important à l'heure où les survivantes aux MGF traversent une double pandémie, en raison à la fois de leur propre syndrome de stress post-traumatique lié à l'enfance, et du confinement mondial indéfini lié à la COVID-19. Dans plusieurs espaces de plaidoyer contre les MGF, j'ai pu observer cette soif insatiable de dénicher des histoires – peu importe ce qu'il en coûte aux narratrices. Les histoires aident à mobiliser des fonds et servent de données utiles pour la mesure d'impact.

Les histoires de survivantes deviennent ainsi des produits qui alimentent un complexe industriel narratif. Les narratrices, si elles ne disposent pas d'un soutien pour leur santé mentale durant le processus, peuvent alors devenir des dommages collatéraux. Si j'écris ce texte, c'est parce que je souhaite renverser les scénarios et les perceptions sur les survivantes aux MGF, et mettre au premier plan la narratrice face à l'histoire en elle-même. Les survivantes aux MGF sont bien plus qu'une des quatre cases décrivant comment certaines parties de leur anatomie ont été mutilées, incisées, découpées ou encore entaillées. Dans cet essai, l'histoire de l'anatomie d'une survivante aux MGF se divise en quatre parties, à savoir : les histoires qui brisent, les histoires qui remodelent, les histoires qui guérissent et les histoires qui révèlent.

Type 1 : Les histoires qui brisent

Je me tenais assise au cœur des Appalaches avec un groupe de survivantes aux MGF, rencontrées pour la plupart pour la première

Si j'écris ce texte, c'est parce que je souhaite renverser les scénarios et les perceptions sur les survivantes aux MGF, et mettre au premier plan la narratrice face à l'histoire en elle- même.

fois. Alors qu'elles partageaient leur trauma, je réalisais que nous appartenions toutes au même club peu enviable. Une survivante blanche chrétienne du Kentucky – que je n'aurais probablement jamais eu l'occasion de rencontrer sans cette connexion entre survivantes aux MGF – nous racontait les grandes lignes de son histoire. Il y avait tant de similitudes. Nous avons toutes les deux été mutilées à l'âge de sept ans. Elle avait été achetée à coup de gâteaux après son entaille. J'avais été achetée à coup de tablettes de chocolat Toblerone géantes après la mienne. J'absorbais son trauma et j'étais submergée. Et j'imagine que lorsque je partageais mon histoire, d'autres dans le cercle étaient peut être aussi silencieusement en train de se décomposer. Nous ne disposons d'aucune facilitation réalisée par une personne praticienne ou professionnelle de la santé mentale, et cette absence s'est faite ressentir.

La première nuit, dans une chambre partagée avec six autres survivantes, j'essayais difficilement d'étouffer le bruit de mes sanglots. Le dernier jour, j'ai atteint un point de rupture. Avant de partir pour l'aéroport, mon estomac était tellement noué que je vomissais de manière convulsive. J'avais l'impression non seulement de purger ma propre peine, mais aussi celle des autres, absorbée tout au long de la semaine. Nous avons toutes consciencieusement produit nos histoires en un format court de 90 secondes adapté pour les réseaux sociaux, comprenant de la narration et des photos. Mais à quel prix?

Type 2: **Les histoires qui remodelent**

Le 6 février 2016, le *Guardian* publia mon histoire en tant que survivante. Dans la seconde suivant cette publication, je me sentis remodelée. Mon identité se transformait, passant de l'agente de service diplomatique de niveau intermédiaire, relativement invisible et indéfinissable, à la survivante aux MGF exposée au jugement du public. Le même jour, l'ambassadrice des États-Unis aux Nations Unies, Samantha Power, tweetait mon histoire en l'introduisant par : « J'avais sept ans », suivi d'un lien vers l'article. Le tweet symbolisait pour moi l'instant où mon milieu personnel et mon milieu professionnel fusionnaient. Depuis, ils étaient liés à jamais.

Même si j'avais passé dix années de ma carrière de diplomate à me concentrer sur d'autres problématiques – j'habitais au Caire aux premiers jours du Printemps arabe de 2011 et j'étais en service à Bagdad et à Erbil au moment où la révolution syrienne est passée d'un

soulèvement à une guerre civile – toutes ces expériences passées, qui m’avaient construites, commençaient à s’effacer. Lorsque j’intervenais dans des panels, mon identité en était réduite à « survivante ». Comme beaucoup d’autres survivantes, j’ai travaillé ardemment pour réécrire le scénario sur comment les autres me percevaient. Je réintroduisais des éléments extraits de mes autres identités lorsque je m’exprimais, afin de soutenir au plus grand public que certes, je suis une survivante à un traumatisme d’enfance et mon histoire de MGF a reconstruit une partie de mon identité. Mais cela ne définit pas qui je suis pour autant.

Type 3 : **Les histoires qui guérissent**

Orientée par une personne experte en santé mentale, j’ai passé ces derniers mois à me plonger profondément dans mon histoire de survivante aux MGF. J’ai raconté, et raconté à nouveau, mon histoire plus d’une douzaine de fois en public. Mon objectif était de briser la culture du silence et d’encourager à l’action. À ce stade, raconter mon histoire est quasiment devenu mécanique, autant que lorsque je récite un verset du Coran appris par cœur lorsque j’étais enfant. Je commence toujours ainsi : « J’étais assise dans un cours

Je suis une survivante à un traumatisme d’enfance et mon histoire de MGF a reconstruit une partie de mon identité. Mais cela ne définit pas qui je suis pour autant.

d’anthropologie lorsque un-e camarade de classe décrit son projet de recherche sur les Mutilations Génitales Féminines. C’est là où j’ai eu un souvenir choc. Un souvenir que j’avais évincé depuis l’enfance et qui revint au premier plan. » J’entre dans les détails de ce qui m’est arrivée, à chaque niveau – la couleur du sol, les sensations de confusion et de trahison dans le flou qui suivit. J’en arrive ensuite à parler de cet après-midi où

j’ai confronté ma mère sur l’été où elle et mon père nous avaient envoyé·e-s avec mon frère en Inde, chez notre tante. Cet été où c’est arrivé. C’est ensuite que j’ai compris que ma tante m’avait mutilée sans l’accord de mes parents. Durant ces années où j’ai raconté et raconté à nouveau cette histoire, il y a eu des moments où je ne ressentais rien, certains autres où je me décomposais, et d’autres où je me sentais libérée. C’était

un mélange souvent rempli d'émotions contradictoires, surgissant en même temps. Lorsque j'ai commencé à déconstruire cette histoire, j'ai découvert le moment clé où je me suis sentie le plus vidée. Ce n'était pas l'entaille en elle-même. C'était ce qui avait suivi. Je me souviens être assise seule dans un coin, à ressentir de la confusion et de la honte. Je regardais ma tante de l'autre côté de la pièce qui chuchotait à l'oreille de ma cousine, me pointant du doigt et se moquant à deux. Je déterrais ce moment de honte – et ces rires – qui me hantaient depuis l'enfance. La partie qui m'a été retirée est appelée « haram ki boti ». On peut le traduire par chair du péché. Au fil du temps, les cicatrices physiques ont fini par guérir. Mais les blessures psychologiques persistent encore quant à elles pour de nombreuses survivantes aux MGF.

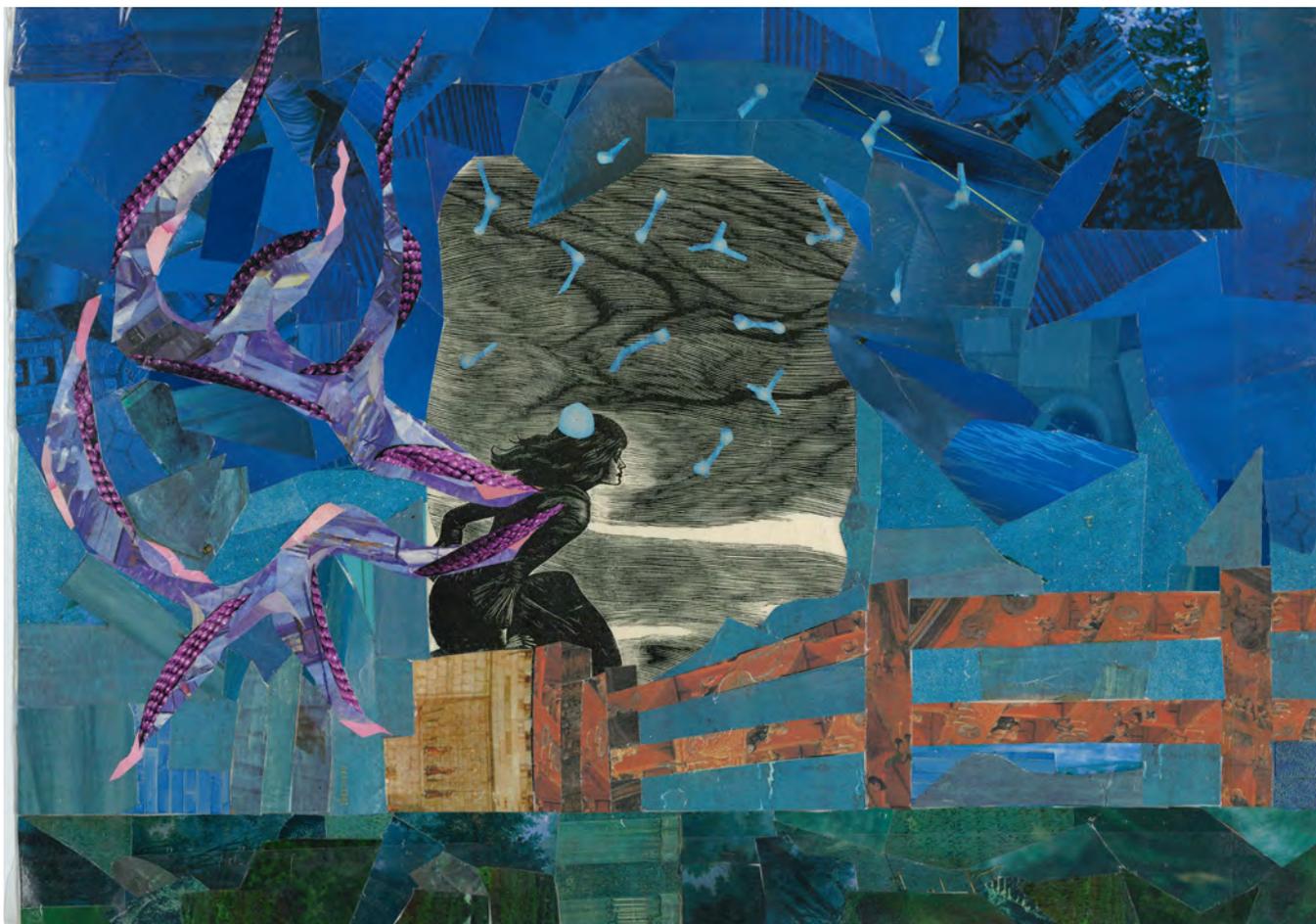
Type 4 : Les histoires qui révèlent

L'année dernière, j'ai décidé de prendre un congé sabbatique des services diplomatiques. J'étais en train de m'épuiser sur les deux plans – je venais tout juste de terminer une mission très difficile au Pakistan et je menais également un plaidoyer anti-MGF à mon niveau personnel. Lorsque je suis rentrée à la maison, une personne rencontrée lors de mes études supérieures m'a approchée pour capter mon histoire dans un film. Dans ce cadre, elle m'enverrait une équipe de tournage pour me suivre pendant que je fais des discours ou encore lors d'échanges ordinaires avec des ami·e·s ou de la famille. Pendant une visite chez moi au Texas, ma mère me raconta son histoire de survie, un moment que je n'oublierai jamais. Dans le cadre du film, nous avons fait un voyage en voiture jusqu'à Austin afin de nous rendre à l'université où

j'avais eu ce souvenir choc. Ma mère était patiemment en train d'attendre que le·a cameraman installe son trépied. Mon père se tenait debout à ses côtés.

Au final, nous avons tenu la discussion en face-à-face que je n'ai jamais eu le courage d'avoir avec aucun de mes parents. Les regardant tous les deux dans les yeux, racontant à nouveau mon histoire, avec une caméra en guise de témoin, nous avons évoqué comment les MGF avaient déchiré notre famille (et notamment la relation entre mon père et sa sœur). Pour la première fois, j'entendais ma mère parler de sa propre expérience et du sentiment de trahison qu'elle avait eu lorsqu'elle avait appris que ma tante m'avait mutilée sans son accord. Lorsque je lui appris plus tard que les MGF étaient des pratiques autochtones aux États-Unis et en Europe, traitant l'hystérie (et prescrites par des médecins) jusqu'au 19ème siècle, ma mère s'exclama : « Ça me semble fou, c'était un remède pour l'hystérie. Je vais sensibiliser d'autres médecins pour dénoncer cela. » Et à ce moment, ma mère, survivante qui n'avait jamais partagé son histoire auparavant, devint une activiste.

Mon histoire, mêlée à la sienne, dévoilait un tissu ferme de résistance. Avec nos voix, nous étions capables de briser le cycle de violence intergénérationnel et structurel. Nous pouvions réécrire les histoires de générations futures des filles de notre propre famille, et espérons-le un jour, du monde entier. ■



“Rêves”

de Neesa Sunar @neesasunar
(Queens, États-Unis)

—

C'est l'histoire d'une femme qui se libère de sa réalité mondaine et terne. Elle fait des rêves tout en couleurs, sans queue ni tête, que les personnes autour d'elle ne comprendraient pas. On pourrait la prendre pour une folle, mais ses rêves sont plus vivants et imaginatifs que sa vraie vie. C'est souvent comme ça que je perçois la schizophrénie : plus intéressante et attrayante que la vraie vie.

Libérer l'église et décoloniser la bible pour les femmes de Papouasie occidentale

RODE WANIMBO

@rodwan986 | Jayapura,
Province de Papouasie d'Indonésie

« Seigneur, nous sommes indignes. C'est nous qui avons péché car Ève a mangé le fruit dans le jardin d'Eden. Nous ne sommes que des femmes qui cultivent la patate douce, s'occupent de cochons et donnent naissance à des enfants. Nous croyons que tu es mort sur la croix pour nous délivrer. Merci, au nom du Christ, Amen. »

C'est le genre de prières typiques de femmes que j'ai entendues lors de mes visites aux ministères de différents villages. J'ai moi-même fait cette prière pendant de nombreuses années.

Je suis née et j'ai grandi à Agamua, sur les hauts plateaux du centre de la Papouasie occidentale. Mon père appartient à la tribu lani et ma mère est originaire de Walak.

Dans les langues lani et walak - les langues parlées sur les hauts plateaux du centre - *tiru* signifie « pilier ». Quatre *tiru* (piliers) se tiennent fermement au cœur de la maison ronde du peuple lani (*honai*), autour de *wun'awe* ou d'un fourneau. Le *tiru* est toujours fait du type de bois le plus solide appelé *a'pe* (bois de fer). Plus le bois est chauffé et fumé par le feu du *honai*, plus il devient fort. Sans *tiru*, le *honai* ne peut pas tenir solidement. Les femmes de Papouasie occidentale sont ces *tiru*.

La Papouasie occidentale se situe dans la partie ouest de l'île de Nouvelle Guinée et compte parmi les plus hautes montagnes, les ressources minérales les plus riches et la jungle la plus luxuriante du monde. Elle abrite plus de 250 tribus et possède une incroyable biodiversité. Sa richesse naturelle en a fait, au fil des décennies, la cible d'occupants étrangers. Jusqu'en 1963, nous étions occupé-e-s par les Hollandais. Puis en 1969, suite à un acte de manipulation politique, nous sommes passé-e-s des Hollandais aux Indonésiens.

Les premiers missionnaires allemands ont débarqué sur l'île de Mansinam, à Manokwari, en 1855. Puis dans les années 1950, le christianisme a été introduit sur les hauts plateaux du centre de la Papouasie occidentale par des missionnaires protestants d'origine européenne venus des Amériques, du Canada, d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

Selon les Écritures, dans la Genèse 1: 26-27, l'Homme et la Femme sont créés à l'image de Dieu. Cela veut dire que tous les êtres

humains ont la vocation et la capacité d'exercer la domination. *Radah*, qui est le mot hébreu pour « domination », signifie « intendance ». *Radah*, ce n'est pas la vocation d'exercer le pouvoir impérial, tel que l'a déclaré le Pape Nicolas V, accordant ainsi aux nations catholiques le droit de « découvrir » des territoires non chrétiens et revendiquer leur autorité sur ces derniers. Diminuer la capacité des êtres humains à dominer, c'est diminuer l'image de Dieu sur terre (Lisa Sharon Harper, *The Very Good Gospel*).

L'Église évangélique d'Indonésie (GIDI) a été créée en tant qu'institution en 1963. Lors de l'office liturgique du dimanche du GIDI, les femmes sont considérées indignes de toute prise de responsabilité, sauf celle de collecter les offrandes. En 2003, 40 ans plus tard, le Département des femmes a été introduit dans la structure de la direction du Synode.

En novembre 2013, on m'a confié la présidence du département des femmes du Synode du GIDI. Avec plusieurs autres femmes leaders, nous avons créé une cellule qui s'est engagée à « décoloniser la Bible ». Ensemble, nous apprenons comment reconstruire l'interprétation de textes bibliques pour défendre les femmes. Pour la théologienne féministe Elisabeth S Florenza, il s'agit d'une « théorie herméneutique féministe » (Josina Wospakrik, *Interprétation biblique et marginalisation de la femme dans les églises de Papouasie occidentale*).

Outre la création de ce groupe, nous interrogeons nos aîné-e-s afin de recueillir la sagesse et les valeurs de nos ancêtres. Comme le dit Bernard Narakobi dans son livre *The Melanesian Way* : « Notre histoire n'a pas commencé au contact des explorateurs occidentaux. Notre civilisation n'a pas commencé avec l'arrivée des missionnaires

chrétiens. Parce que notre civilisation est ancienne, il est important que nous accordions une juste place et une dignité réelle à notre histoire. »

Un *bilum* est un filet noué ou un sac en ficelle tissé à la main à partir de fibres de bois ou de feuilles. Le *bilum* est hautement apprécié car il symbolise la vie et l'espoir. Lorsque les femmes lani et walak se marient, nos tantes maternelles placent un *bilum* sur nos têtes. Cela signifie que nous portons la responsabilité de donner la vie et de nourrir.

Le *bilum* est utilisé pour transporter les produits du jardin ainsi que comme un panier où faire dormir les bébés car il leur procure un sentiment de sécurité et ils y sont au chaud.

« Les femmes de Papouasie occidentale sont des *bilum* et des *tiru* » : cette affirmation est devenue notre principale référence lorsque nous avons replacé les femmes dans le contexte de Jésus-Christ lors de séminaires et de groupes de discussion. De 2013 à 2018, nous nous

Avec plusieurs autres femmes leaders, nous avons créé une cellule qui s'est engagée à "décoloniser la Bible". Ensemble, nous apprenons comment reconstruire l'interprétation de textes bibliques pour défendre les femmes.

sommes attachées à reconstruire la vision des femmes qui existe au sein du GIDI et à acquérir une meilleure image de nous-mêmes. Nous travaillons encore à comprendre qui nous sommes aux yeux de Jésus, plutôt que celles que les théologiens et les pères des églises primitives ont dit que nous étions. Pour Josina Wospakrik, une théologienne de Papouasie occidentale, « l'Évangile est

incroyablement riche mais il a été appauvri par les ambitions et les programmes des êtres humains. »

Depuis 2018, l'équipe de leadership des femmes du GIDI et moi avons défini quatre programmes prioritaires : Décoloniser la Bible, Cercle d'histoires, Former des formatrices en alphabétisation et genre.

Le quatrième a soutenu des ateliers de comptabilité simple et de groupes d'épargne animés par Yapelin et Yasumat, qui sont des organisations confessionnelles établies par les dirigeants du GIDI pour répondre aux besoins économiques, sociaux et sanitaires des femmes dans les communautés.

Cercle d'histoires

Dans ce programme, nous créons un espace sûr pour que les femmes puissent parler - chaque femme a une histoire. Nous nous asseyons toutes ensemble et apprenons à être à l'écoute.

« Je suis devenue chrétienne et on m'a appris que le gouvernement était le représentant de Dieu sur terre. Pourquoi le gouvernement n'a-t-il rien fait, alors que l'armée brûlait mon village et assassinait mes proches? » interrogea une femme dans le cercle d'histoires. « Ma tante s'est fait violer. » Elle s'est tue un instant. Elle n'arrivait pas à parler. Elle a pleuré. Nous avons toutes pleuré.

Le processus de narration nous a poussées à une profonde conversation. Nous avons commencé à replacer les textes bibliques dans le contexte de nos réalités quotidiennes. Nous avons commencé à nous poser des questions entre nous : où est Dieu dans les moments les plus difficiles? Le gouvernement de l'État est-il vraiment un représentant de Dieu sur terre? Pourquoi le Créateur permet-il à des personnes privilégiées de détruire Sa propre image au nom du christianisme et du développement? Au cours de ce processus, j'ai réalisé que je lisais la Bible avec de fausses lunettes.

L'église se doit d'être un lieu sûr où partager ses histoires et un lieu de réconfort où

être tranquille et se reposer. À mesure que nous recueillons ces témoignages, celles qui nous racontent leur histoire entament le processus de guérison de leurs blessures et de leurs traumatismes.

Éducation financière pour femmes

Les habitants de Papouasie occidentale investissent dans les relations; c'est culturel. Le concept d'épargne est compris comme un investissement qui se fait dans les relations, et non dans un compte en banque. Et bien que le gouvernement central indonésien ait accordé une autonomie spéciale en réponse à la demande d'autodétermination des Papou-e-s de l'Ouest, de nombreuses politiques gouvernementales nuisent à la qualité de la vie familiale et ne tiennent pas compte de la vie des femmes. Le taux élevé d'analphabétisme chez les femmes fait en sorte que la plupart d'entre elles ne disposent pas d'un compte bancaire. Sans économies, l'accès aux services médicaux devient un combat.

Grâce aux programmes prioritaires, Yapelin a créé des groupes d'épargne à Bokondini et Jayapura avec la participation et le soutien actifs des femmes. Les groupes d'épargne sont présidés par des femmes qui ont un accès bancaire.

En coordination avec Yayasan Bethany Indonesia (YBI) et Yayasan Suluh, une organisation confessionnelle (OC) basée à Jayapura, nous avons animé quatre ateliers d'alphabétisation. L'équipe d'alphabétisation a assuré la formation de formatrices dans trois diocèses distincts : Merauke, Sentani et Benawa. Nous avons maintenant 30 animatrices dans différentes

congrégations qui dirigent des programmes d'alphabétisation.

Le manque de soutien financier accordé à nos programmes ne nous arrêtera pas. Le fait d'être stigmatisées en tant que rebelles ne nous empêchera pas de nous lever et de prendre la parole lors des réunions et conférences d'évaluation de l'église. Malgré que ce soit stressant, je m'engage, avec plusieurs femmes leaders, à appeler les détenteurs du pouvoir en place à libérer l'église.

L'Évangile, connu sous le nom de Good News (Bonne nouvelle), devrait devenir celui qui libère les femmes d'un cercle de pouvoir très patriarcal, qui libère les femmes de la stigmatisation sociale et les réintègre au dessein originel du Créateur. L'Évangile se doit d'être un miroir reflétant qui nous sommes collectivement. Comme l'a dit Lisa Sharon Harper dans son livre *The Very Good Gospel* : « L'Évangile ne parle pas seulement de la réconciliation d'un individu avec Dieu, avec lui-même et avec les communautés. Il parle aussi de justice systémique, de paix entre les groupes humains et de liberté pour les opprimé-e-s » ■

L'Évangile, connu
sous le nom de
Good News (Bonne
nouvelle), devrait
devenir celui qui
libère les femmes
d'un cercle de
pouvoir très
patriarcal, qui libère
les femmes
de la stigmatisation
sociale et les
réintègre au
dessein originel du
Créateur.



“Offrandes pour les vies Noires”

de Sokari Ekine @blacklooks
(Nouvelle-Orléans)

—
S'exprimer depuis un lieu de guérison et d'autosoins est un véritable acte politique qui nous encourage à être plus centrées et à avancer unies. À la Nouvelle Orléans, nous avons créé et continuerons de créer des autels en l'honneur des personnes tuées par la police et les autojusticiers suprémacistes blancs!



Mon Ramadan Queer

AMAL AMER

@youcandoithabibi

California, États-Unis

**Je prie en famille pour la
première fois en six ans,
recouvert.e d'un keffieh
que j'ai déniché dans une
poubelle.**

Je prie en famille pour la première fois en six ans, recouvert.e d'un keffieh que j'ai déniché dans une poubelle.

Depuis que je me suis trouvé.e, j'ai refusé de prier en jamaat avec ma famille. Se joindre aux rangs de la hiérarchie, les « femmes » derrière les « hommes » m'irrite. Cela me fait crispier la peau et grincer des dents à tel point, que je n'arrive pas à me concentrer. Me lever, m'incliner et m'agenouiller m'apparaît alors comme une lutte contre qui je suis réellement. Chaque seconde d'écoute me semble une trahison de ma nature. Je prie donc plutôt seul.e, à ma façon.

Encore que pour ce Ramadan, je me sens différent.e. De retour dans ma maison d'enfance après de nombreuses années, je choisis de jeûner, de prendre le suhur avec ma famille, et la prière collective apparaît comme la suite naturelle du repas en commun. Après avoir mangé, ma mère, mon père, mon frère et moi nous alignons pour la fajr.

Je prie derrière Baba, mais ma prière reste mienne. Je ferme mes yeux et me retrouve avec ma respiration et mon corps.

Les yeux fermés, j'ouvre mon regard intérieur à une large fenêtre qui donne sur les montagnes, un soleil lumineux apparaissant au-dessus d'une légère brume nuageuse. C'est la vue que j'avais lorsque j'ai prié en jamaat, pendant un mariage queer musulman auquel j'ai participé en septembre dernier, dans les montagnes du Sud de la France.

Je m'alignais avec les invité.e-s du mariage, des personnes queer et trans descendantes d'Africain.e-s du Nord et de l'Ouest, d'Arabes et d'Européen.ne-s. Des gens de toutes fois se sont rassemblés, tandis que d'autres ont

choisi par respect de se tenir sur le côté ou à l'arrière. Les groupes n'étaient pas divisés selon des critères « musulmans » et « non musulmans », « religieux » et « non religieux ». Cette union entre deux personnes amoureuses nous amena à prier, tout comme la femme musulmane officiant le nikah. Pour chacune de ces trois parties, nous avons prié deux cycles, deux rakats. Je me suis présenté.e comme j'étais, mon corps dévoilé, pas lavé. J'ai juste fait passer ma caméra à un.e ami.e qui a choisi de rester sur le côté.

Au premier sujud, je me suis mis.e à pleurer. Je portais une robe en jean qui s'ajuste très bien à mon corps, dénichée dans une friperie où m'avait emmené.e mon ex petite amie. Les larmes se sont mises à couler sur tout mon corps durant la prière, et je posai la tête sur la terre en communauté, tel un retour aux sources. Un retour à une étreinte d'amour à la fois personnelle et commune, qui me maintient. C'est comme nager en mer avec plusieurs personnes : une unité joyeuse. Mais lorsqu'on va sous l'eau, il n'y a que nous et le courant.

Comme une douzaine de personnes enterrées dans le même cimetière. Séparées, mais partageant la même terre. Ne formant qu'un avec une terre croissante.

C'est ainsi que j'ai ressenti la prière en communion, lors d'un mariage queer musulman.

Ce jour-là, j'ai accueilli la lumière de l'acceptation tout en me montrant comme je suis, avec un groupe de personnes qui

avaient également choisi de revendiquer entièrement qui elles étaient, dans l'amour. Cette lumière s'est installée en moi, et elle éclaire mon cœur dans le salon sombre où se tient la fajr en ce matin de Ramadan. Même si je prie avec ma famille de naissance, qui ne m'accepte pas entièrement, je me vois priant en jamaat lors de ce magnifique mariage avec tous mes aïeux queer musulmans, mes anges queer, ma lignée, ma famille d'âme, ma famille musulmane queer, à prier ensemble, à nous incliner dans l'unité.

Je ne me sens pas toujours chez moi lorsque je visite ma famille, bien que j'y sois actuellement. J'éparpille le bakhour de

Les larmes se sont
mises à couler sur
tout mon corps
durant la prière,
et je posai la tête
sur la terre en
communauté,
tel un retour aux
sources. Un retour
à une étreinte
d'amour à la fois
personnelle et
commune, qui me
maintient.

chambre en chambre, pieds nus. Avec cette fumée de l'encensoir, un encens qui dirait : « Je suis là ». Des barakas, bénédictions venant de la source de tout, Allah et la divinité à chaque pièce de la maison, offrant bonté et dispersant l'indésiré.e.

Au moment où j'écris ce texte, le ciel tourne au même bleu royal que j'ai connu en sortant des clubs et en ayant passé des nuits blanches. C'est la pente du matin que je prends en allant me coucher. ■

Signification des mots :

Ramadan - mois sacré musulman, marqué traditionnellement par 29 jours de jeûne sans nourriture ni eau pendant qu'il fait jour.

Keffieh - foulard imprimé courant dans la région SWANA (Asie du Sud-Est et Afrique du Nord). La version en noir et blanc mentionnée ici est associée au mouvement de libération palestinienne.

Prier en jamaat - rituel islamique de prière en groupe. Les participant-e-s suivent une personne, traditionnellement un homme, qui mène la prière à voix haute.

Suhur - repas de l'aube avant le début du jeûne.

Fajr - prière de l'aube.

Baba - père.

Rakat - un cycle de prières consistant à se tenir debout, s'incliner, s'agenouiller et à poser son front sur le sol.

Sujud - position de prière correspondant au moment où l'on pose son front sur le sol.

Nikah - cérémonie de mariage religieux.

Bakhour - encens arabe, copeaux enrobés d'une résine.

Baraka - bénédiction.



**“Les anges aussi
sortent la nuit”**

de Chloé Luu @Electricchildren
(Francia)

—

Des images des anges de ma vie,
juste quelques femmes et personnes
de couleur non binaires qui sont là,
ensemble, à prendre soin d'elles-
mêmes et à exprimer leur amour

les unes pour les autres. Ce sont
ces moments les plus simples qui
donnent le plus de pouvoir.

Kunyit Asam : Les racines de l'amour et de la résilience

PRINKA SARASWATI

@prinkasaraswati

Bali, Indonesia

Les cycles menstruels sont généralement d'une durée de 27 à 30 jours. Pendant cette période, les règles elles-mêmes ne durent que 5 à 7 jours. L'épuisement, les sautes d'humeur et les crampes sont le résultat de l'inflammation qui se produit alors. Dans la culture traditionnelle de Java, les femmes prennent alors le temps de se reposer et de prendre soin d'elles-mêmes. C'est l'occasion pour les femmes de boire un Kunyit Asam, un jamu ou une tisane pour calmer l'inflammation. Cet élixir est une infusion de curcuma et de tamarin.

Je me rappelle encore mes premières règles : elles sont arrivées la veille de mon dernier jour d'école primaire. Je me souviens être assise sur mon vélo et avoir senti quelque chose de tiède couler entre mes cuisses. Arrivée à la maison, j'ai fait tout mon possible pour me laver et mettre une serviette hygiénique. Ma mère est rentrée du travail environ quatre heures plus tard. Je lui ai dit que c'était le jour de mes premières règles. Elle m'a regardée dans les yeux et demandé comment je me sentais. Je lui ai dit que c'était douloureux, que tout mon corps était gonflé. Elle m'a alors demandé de l'accompagner dans notre arrière-cour. Je l'ai suivie dans notre petite jungle. Elle s'est assise par terre et a souri.

« Tu vois cette fine feuille? C'est la feuille du Kunyit, empon-empon* qui jaunît les doigts. Le plus important ce ne sont pas les feuilles, mais bien les racines. Tu creuses la terre et tu attrapes doucement les racines. » Ma mère m'a alors montré comment prendre des racines de Kunyit, le curcuma. Nous sommes ensuite retournées dans la cuisine où elle a fait bouillir de l'eau avec un peu de tamarin. En attendant que l'eau soit prête, elle m'a montré comment laver et gratter la racine jaune-orange. On a ensuite mis le curcuma râpé dans l'eau de tamarin qui bouillait. « Demain, tu pourras le préparer toute seule. Ça t'aidera à te sentir mieux! »

Je me souviens la première fois que j'y ai goûté, c'était un peu amer mais aigre aussi. Ma mère le servait toujours tiède. Elle en mettait aussi dans une grande bouteille que je plaçais sur mon ventre ou au bas de mes reins, pour me soulager encore davantage. Pendant plusieurs jours, les mains de ma mère et les miennes étaient jaunies. Mes amies savaient toujours quand j'avais mes règles parce que mes mains étaient toutes jaunes. Une année

plus tard, j'ai découvert qu'on pouvait aussi se le procurer en bouteille en magasin. J'ai quand même continué à faire mon propre Kunyit Asam chaque fois que j'avais mes règles, parce que celui du magasin était froid. Et il ne sentait pas non plus la terre humide et la cuisine où il fait bon.

Avance rapide jusqu'à l'âge de 26 ans, lorsque je prépare tout naturellement cette boisson pour mes amies, lorsqu'elles ont leurs règles. J'en ai fait pour mes colocataires ainsi que livré à mes amies qui habitent dans une autre ville. Je n'ai pas fait pousser de curcuma dans mon jardin, mais j'ai fait grandir et partagé l'amour de ma mère. Ce qui passait autrefois du jardin à la tasse passe désormais du pasar* à la tasse.

Il y a quelques années, j'ai demandé à ma mère qui lui avait enseigné à préparer le jamu.

« Mais Yang Ti*! Qui d'autre? Ta grand-mère n'était pas qu'une professeure », me répondit ma mère. Je n'ai jamais été proche de ma grand-mère. Je n'avais que huit ans lorsqu'elle est décédée. Tout ce que ma mère m'en avait dit, est qu'elle enseignait les mathématiques et devait préparer ses cours après le travail. J'imaginai ma grand-mère très travailleuse, quelque peu distante avec ses enfants. Ma mère me donnait plutôt raison, mais c'était par instinct de survie en tant que mère. « Elle a essayé d'avoir du temps. Elle a essayé. Elle m'a montré comment faire le jamu pour que je puisse prendre soin de moi-même et de mes sœurs. »

Ma mère est la deuxième de sept enfants, dont six filles. La raison pour laquelle ma grand-mère lui a appris est seulement pour que tous les enfants puissent prendre soin d'eux-mêmes. Alors que ma mère apprenait

C'est notamment le jour où ma mère a réalisé que sa mère n'était jamais très loin. Le jour où elle a pu passer plus de temps avec sa mère. Là, dans le jardin. Là, dans la cuisine.

à préparer cette boisson, sa grande sœur apprenait à planter le curcuma. Yang Ti savait laquelle préférait l'odeur de la terre, et laquelle préférait celle de la cuisine. Ma mère faisait partie de la seconde et a appris à planter le curcuma auprès de ma tante, sa sœur aînée.

Mon grand-père travaillait dans une banque mais a été licencié alors qu'il avait une quarantaine d'années. Il a donc dû faire des petits boulots pour subvenir aux besoins de leurs enfants. Ma mère étudiait au collège lorsque Yang Ti l'a réveillée un matin à l'aube, avec sa soeur aînée. « Vous pourriez m'aider à récolter des racines? » Bien sûr, aucune des deux n'avait refusé; surtout si c'est ta mère qui le demandait, et particulièrement si tu étais née dans la culture javanaise où « non » est un vilain mot. Toutes trois sont donc allées dans l'arrière-cour et ont récolté des rhizomes d'empon-empon profondément enfouis dans le sol. Elle cultivait plusieurs rhizomes : temu lawak, zoédaire, gingembre, galanga, kunci, galanga camphré et curcuma. C'est notamment le jour où ma mère a réalisé que sa mère n'était

jamais très loin. Le jour où elle a pu passer plus de temps avec sa mère. Là, dans le jardin. Là, dans la cuisine.

« Nous envoyons cela à Ibu Darti, la dame qui vit de l'autre côté de la rivière. Du Kunyit Asam pour elle et ses filles », expliqua ma grand-mère à ma mère et ma tante. Elles versèrent la boisson chaude de curcuma et tamarin dans un grand Thermos, que ma grand-mère leur déposa plus tard en allant à l'école.

Ma grand-mère se mit à recevoir de plus en plus de commandes. Toute la famille l'aidait à préparer et livrer son jamu. Cette petite entreprise n'a duré que quelques années, mais c'est ce qui a permis de payer l'éducation de ma mère, de ses sœurs et de son frère.

Aujourd'hui, ma mère, qui vient d'être licenciée quelques jours avant que je n'écrive ce récit, a récolté du curcuma et d'autres racines. Elle prépare sa boisson de curcuma et tamarin depuis sa cuisine.

Mon téléphone a sonné au milieu de l'après-midi, juste après que j'aie fait bouillir mon reste de curcuma râpé. Aujourd'hui, c'est le deuxième jour de mes règles.

« *Ingka*, as-tu bien lavé la casserole après avoir fait bouillir le curcuma? Si tu ne la laves pas tout de suite, elle restera toujours jaune! » ■

**empon-empon = racines, telles que le gingembre, le curcuma, etc. Le terme vient de « Empu » en javanais, qui désigne quelque chose ou quelqu'un doté de grandes connaissances.*

**Jamu = élixir traditionnel d'Indonésie fait de racines, d'écorces, de fleurs, de graines, de feuilles et de fruits.*

**Yang Ti = terme javanais désignant la grand-mère, qui vient de « Eyang Putri », la femme que l'on admire.*

**pasar = marché traditionnel en indonésien*



“Mouvement féministe”

de Karina Tungari @_katung_
(Hambourg, Allemagne)

—
Plus les femmes soutiennent
d'autres femmes, plus vite nous
progresserons. Nous sommes plus
fortes ensemble, et avons encore plus
d'impact.

Notre arepa : Cuisine en résistance

ALEJANDRA LAPREA
@alejaprea | Caracas, Venezuela

Je vis dans le pays de l'impossible, où les bombes ne tombent pas alors que nous connaissons la guerre.

Une guerre qui n'existe que pour ceux qui habitent ce territoire.

Je vis dans un pays que personne ne comprend, que peu de gens voient réellement, où cohabitent différentes réalités et où à chaque instant, on assassine la vérité.

Je vis dans un pays à qui l'on fait payer l'audace de faire de l'introspection, de relever le défi de comprendre la vie autrement.

Je vis dans un pays où les femmes ont dû inventer et réinventer, encore et encore, leur façon de vivre, de régler les choses.

Je vis au Venezuela, une menace inhabituelle et extraordinaire.

Depuis 2012, mon pays est soumis à une guerre non conventionnelle. Il n'a pas d'armée structurée ni de puissance de feu. Son but est de révolutionner, déformer l'économie, d'affecter tous les foyers, la vie quotidienne, la capacité d'un peuple à rêver et à garder une alternative politique différente de la démocratie patriarcale, bourgeoise et capitaliste.

Les femmes vénézuéliennes sont les principales victimes de cette guerre économique. Ce sont elles à qui les responsabilités de soins incombent traditionnellement et culturellement, qui sont les plus affectées et sollicitées. Pourtant, sous ce blocus économique et financier, les femmes vénézuéliennes, qui en étaient les victimes, en sont devenues les actrices principales en première ligne de défense du territoire.

Les batailles ont lieu dans les quartiers, les cuisines, les petits jardins. On y défend le droit des filles et des garçons d'aller à l'école, et on leur garantit quelque chose d'aussi simple que quelques arepas au petit déjeuner.

La arepa est une espèce de galette de maïs qui peut se manger frite, grillée ou au four, sucrée ou salée, en accompagnement ou en plat principal. C'est un aliment de base dans la diète des vénézuélien-ne-s.

Au Venezuela, les arepas sont synonymes de culture, de famille, de souveraineté alimentaire, de souvenirs d'enfance, des mains expertes des grand-mères les aplatissant en petits cercles,

Les arepas nous connectent, en tant que peuple, aux cultures précolombiennes du maïs, à une résistance de plus de cinq siècles. Elles sont l'expression des Caraïbes, différente sur terre ferme. Elles sont un acte de résistance.

de la tiédeur qui reconforte après une contrariété.

Les arepas nous connectent, en tant que peuple, aux cultures précolombiennes du maïs, à une résistance de plus de cinq siècles. Elles sont l'expression des Caraïbes, différente sur la terre ferme. Elles sont un acte de résistance.

Lorsque ma mère était plus jeune, la fabrication des arepas commençait dès le matin par le traitement du maïs sec. Les femmes se levaient et mettaient les grains dans un pilon en bois et les frappaient à l'aide de lourds maillets, jusqu'à les extraire de leur enveloppe. Elles les cuisinaient

ensuite dans de l'eau bouillante, les laissent reposer et les moulaient, jusqu'à en obtenir une pâte et enfin des arepas ronds. Ce processus était très long et exigeait un grand effort physique.

Au milieu du XXème siècle, une entreprise vénézuélienne a industrialisé la fabrication de la farine de maïs. Pour toute une génération de femmes, il s'agissait là d'un acte de libération, puisqu'elles disposaient désormais d'une farine à laquelle il suffisait d'ajouter de l'eau pour obtenir des arepas chaudes en 45 minutes.

Mais cela a entraîné pour cette même génération la perte du savoir traditionnel de sa fabrication. Ma grand-mère était une experte pour fabriquer des arepas, ma mère l'a vécu quand elle était enfant, et quand je suis née, la farine s'achetait déjà sous emballage.

Dans cette guerre sans caserne, la farine de maïs précuite a commencé à être utilisée comme arme de guerre par l'entreprise même qui l'avait inventée, et qui n'était déjà plus si vénézuélienne que cela : aujourd'hui, Empresas Polar est une transnationale.

Les femmes ont commencé à voir leurs souvenirs ressurgir lorsqu'elles se sont mises à parler avec les plus âgées. Nous sommes allées chercher les moulins de nos grand-mères dans le fond de nos armoires, ceux-là mêmes que, par affection, nous n'avions pas voulu jeter. Dans certaines familles, le maïs était encore traité de façon traditionnelle lors des fêtes importantes. Dans certains villages, les pilons communautaires existaient toujours, préservés dans le cadre de l'histoire locale ou parce que des petites entreprises avaient refusé de mourir. Toutes ces expériences de résistance culturelle ont été activées et nous ont menées plus loin afin d'inventer de nouvelles arepas.

Aujourd'hui, nous savons que notre résistance ne peut pas dépendre d'un seul aliment, et même si les arepas de maïs sont celles que tout le monde préfère, nous avons inventé des recettes d'arepas préparées à base de batata (patate douce), de yuca (manioc), d'ayama (courge) et de céleri-rave.

Nous avons compris que nous pouvions faire des arepas à partir d'à peu près n'importe quel tubercule. Les entreprises communales ont développé des processus semi-industriels de fabrication de farine de maïs précuite. En d'autres termes, nous avons récupéré les arepas et leur fabrication en tant que bien culturel commun. ■

“Entretejidas” [Entrelacées]

par Surmercé @surmerce
(Santa Marta, Colombia)

—
Mon artivisme est un engagement quotidien en faveur de la décolonisation des sens. J'aime créer des espaces qui communiquent la façon dont nos luttes sont entrelacées, mais surtout qui visibilisent les (r)existences dissidentes, les autres mondes qui sont possibles et les corps vivants de ce SUD. vivxs de este SUR.



Entretejidas

Surmercé

**Prenons soin les
un.e.s des autres**

par Marga RH @Marga.RH
(Chili, Grande-Bretagne)

Alors que nous poursuivons nos
luttons, rappelons-nous combien
il est essentiel de se soutenir
les un.e.s les autres, de se faire
mutuellement confiance et de nous
aimer nous-mêmes ainsi que nos

sœurs. Quand on se fait baiser par ce système,
nous devons prendre le temps de prendre soin
de notre santé (physique et mentale), de celle
de nos sœurs et de comprendre que chacun.e
de nous porte des histoires uniques qui font
de nous des combattant.e.s en résistance.



Cuidémonos entre nosotras

Esmeralda aux contrôles d'Internet : comment les réseaux sociaux aident les femmes roms à gagner en visibilité

ÉMILIE HERBERT-PONTONNIER

@romani.herstory | Belgique

Vous vous souvenez d'Esmeralda? Cette héroïne « gitane » et exotique née sous la plume de Victor Hugo, géant de la littérature française, et rendue célèbre par les studios Disney et leur Bossu de Notre-Dame. Dans ce cher dessin animé, Esmeralda est une femme à la peau foncée, à la chevelure brune épaisse et aux yeux noirs. Elle porte des bijoux en or, un haut décolleté et aux épaules dénudées, une longue jupe colorée et un tambourin pour compléter son look. Ces éléments ont contribué à façonner une image de la féminité rom, restée populaire depuis la sortie du film en 1996.

En tant que femme française aux origines roms, née en 1986, je ne peux prétendre que mon enfance n'a pas été marquée par Le Bossu de Notre-Dame. J'ai regardé ce dessin animé à l'âge de dix ans, et à cette époque, Esmeralda était le seul rôle modèle de femme rom dans la culture populaire auquel je pouvais me référer. Elle ne représentait pas mon expérience mais ressemblait vaguement à ma mère, et surtout, elle était ma seule option dans un monde de princesses Disney à la peau blanche et aux yeux bleus.

Les origines roms du côté de ma famille maternelle sont un point que mes parents m'ont conseillé de ne pas aborder en public – et surtout pas à l'école. Dans l'imaginaire populaire, les Roms étaient (et sont toujours) souvent associés à l'illégalité et au désordre. Mon identité était ainsi définie par le secret, la honte et le trauma intergénérationnel. Je découvrais plus tard que ce type de secret était assez fréquent dans les familles roms : en incitant leurs enfants à cacher leur ethnicité, les parents les protègent d'un monde historiquement hostile envers leur Altérité prescrite. C'est une stratégie de survie. En vingt ans, la représentation des femmes roms dans la culture populaire ne s'est pas améliorée. Dans beaucoup de pays d'Europe, les Roms se confrontent toujours à l'exclusion sociale, au manque d'accès à des services de soins de qualité ou à l'éducation, ainsi qu'aux défis de la recherche d'emplois et de logements convenables. Les femmes roms sont statistiquement plus susceptibles d'expérimenter des agressions et des violences sexuelles que les non-roms. Les médias ont largement contribué à forger une image de la féminité rom qui, soit fétichise les femmes roms (en tant que voyantes, sorcières ou créatures mythiques exotiques), soit les discrédite (en tant que mendiantes sales et illettrées). La rareté et le blanchiment des

personnages de femmes roms dans la culture populaire ont renforcé le déni de notre humanité la plus basique.

Pour autant, les femmes roms sont essentielles aux sociétés européennes : citoyennes, artistes, scientifiques, écrivaines, activistes, les femmes roms ont contribué à améliorer leur environnement de multiples façons. Beaucoup d'entre elles ont marqué des disciplines variées comme les arts, la politique, les STIM ou encore la mode. Nous ne souffrons donc pas toutes de l'absence de rôles modèles positifs : nous souffrons d'un manque de visibilité.

Fièrement féministe, j'ai toujours été intéressée par l'idée de se réapproprier l'Histoire que nous écrivons en tant que femmes, et d'écrire notre propre HERstory (histoire), en nous concentrant sur nos expériences. Ainsi, lorsque pour la Journée internationale des droits des femmes 2020, j'ai ouvert la plateforme de partage de photos Instagram pour y créer un nouveau compte, je l'ai naturellement intitulé @romani.herstory. J'avais peu d'expérience sur les réseaux sociaux – et en réalité, je ne possédais même pas de smartphone, ce que j'ai compris rapidement, pourrait poser problème! – mais j'espérais que @romani.herstory contribue d'une certaine façon à multiplier les représentations des femmes roms. Deux à trois fois par semaine, je rédige et publie une courte biographie racontant le parcours de vie d'une femme d'origine rom, d'une héroïne méconnue ou d'une précurseure qui refuse de son conformer aux stéréotypes. Sur ce compte, on trouve l'histoire de Panna Cinka, violoniste hongroise du 18ème siècle qui a défié les conventions de genre de son époque; de la politicienne suédoise et activiste des droits humains, Soraya Post; de deux actrices et rappeuses serbes, Simonida et Sandra

Internet et les réseaux sociaux ont permis aux femmes roms de créer de nouveaux schèmes d'activisme et de se connecter au-delà des frontières géographiques.

Selimović, ou encore de l'extraordinaire dompteuse de bêtes sauvages, Ellen Chapman, également connue sous son nom de scène « Madame Pauline De Verre, la dame aux lions ». J'ai choisi Instagram car il me permettait de proposer des portraits courts, accessibles et attractifs, pouvant potentiellement toucher un public large et divers. Très vite, j'ai dû trouver du temps pour répondre aux messages quotidiens de soutien envoyés par – principalement mais non seulement – des femmes roms. On m'envoie souvent des noms de femmes dont mes « abonné·e·s » voudraient voir l'histoire publiée sur le compte. Le lancement de @romani.herstory m'a fait prendre conscience de modes alternatifs et collaboratifs de production de connaissances pouvant être créés en ligne. Sur le plan personnel, cela m'a aidée à forger de manière plus confiante mon identité de jeune femme descendante de Roms, vivant à l'ère du numérique.

Internet et les réseaux sociaux ont permis aux femmes roms de créer de nouveaux schèmes d'activisme et de se connecter au-delà des frontières géographiques. Des femmes venant de tous les milieux peuvent désormais interagir plus facilement et

partager des stratégies de résistance, tout en tissant des liens sur divers éléments issus d'un héritage ethnique et culturel partagé. Les réseaux sociaux en ligne offrent notamment une opportunité pour créer de nouvelles définitions et images autour de la culture rom, laquelle est par ailleurs largement invisible dans les médias généralistes. Les femmes roms participent activement à ce changement de paradigme et incarnent, via leurs discussions, ce qu'elles n'ont que très rarement la possibilité d'être dans les médias dominants : drôles, créatives, intelligentes, ludiques, curieuses, complexes et solidaires les unes avec les autres. En nous appropriant ces espaces virtuels, nous affirmons que notre existence a de la valeur, dans un monde qui la rejette depuis des siècles.

Je suis cependant consciente que la célébration d'un compte Instagram comme @romani.herstory peut paraître en un sens élitiste aux yeux des femmes roms vulnérables. Ces dernières ont peut-être d'autres problèmes plus pressants à gérer que de faire défiler un fil d'actualité sur les réseaux sociaux. De plus, beaucoup

de Roms n'ont peut-être pas accès aux technologies de la communication ou peuvent manquer de connaissances digitales pour utiliser efficacement les réseaux sociaux. En d'autres termes, les filles roms que j'espère pouvoir inspirer via des « herstories » pourraient tout simplement ne jamais être en mesure de les lire.

Voilà pourquoi, deux mois après avoir lancé @romani.herstory, j'ai décidé de pousser le projet un peu plus loin et de créer un compte Ko-Fi. Ko-Fi est comme un pot virtuel à pourboires : la plateforme permet à toute personne disposant d'un compte PayPal de donner une petite somme à un contenu qu'elle apprécie. J'ai décidé que je ferai un don mensuel, peu importe le montant collecté sur Ko-Fi, aux différentes organisations populaires soutenant les groupes de femmes roms, et notamment à celles qui œuvrent en faveur de l'autonomisation des femmes et des filles roms. La première organisation à laquelle je voulais faire un don était E-Romnja, une association roumaine dédiée aux droits des femmes roms, créée en 2012. À cette époque, E-Romnja collectait de l'argent pour son « Fonds d'aide d'urgence COVID-19 », afin de fournir des produits, des provisions, des denrées non périssables, des couches, des

savons, des désinfectants et d'autres produits de première nécessité aux familles roms dans le besoin. La réaction était réjouissante : en moins de quatre jours, mon objectif initial de 100 euros était atteint, via des dons variant de 1 à 30 euros, chacun-e participant selon ses moyens. Quoique virtuelle, la campagne de collecte de fonds signifiait que le projet pouvait s'ancrer davantage dans une réalité sociale, et être par conséquent plus efficace pour construire des solutions collectives, féministes et inclusives qui améliorent partout la vie des femmes roms.

Je ne veux pas tomber dans les pièges d'un utopisme technologique et prétendre que les nouvelles technologies pourront résoudre du jour au lendemain la problématique de l'antitziganisme – en réalité, les discours haineux en ligne à l'égard des Roms et des gens du voyage inquiètent toujours la plupart d'entre nous. Mais les technologies numériques et les réseaux sociaux nous aident à créer un changement social et une visibilité au-delà des représentations stéréotypées que les médias dominants continuent d'utiliser pour décrire nos expériences. Nos réalités ne peuvent plus être mises sous silence : Esmeralda a pris le contrôle d'Internet et elle est en train de récupérer sa place. ■

Nos réalités ne peuvent plus
être mises sous silence :
Esmeralda a pris le contrôle
d'Internet et elle est en train
de récupérer sa place.



“Si les Marronas le permettent”

de Nayare Soledad Otorongx Montes
Gavilan @paellaypaelle
(Madrid, Espagne)

—
Dans un État raciste dont je ne veux pas me souvenir du nom, vivaient la couleur de la terre, la couleur de l'or, la couleur du sacré. Nous protégeons nous-mêmes nos corps.







“Tissus, passion et mode rebelle”

de Salma Soliman @salamii360
(États-Unis)

—
Mon existence est à la fois une forme de rébellion et de rejet. Je suis sans arrêt en train de créer le schéma de ma manière d'exister dans ce monde, avec mes règles à moi. Ma garde-robe personifie la créativité, la vitalité et la confiance qui œuvrent activement au rejet des structures et normes patriarcales et capitalistes.

Notre quartier, nos réseaux, notre force

MARTA PLAZA FERNÁNDEZ

@gacela1980 | Madrid, Espagne

Le pouvoir de tisser des réseaux où nous nous soutenons les unes les autres : telle est la réalité féministe dont je veux vous faire part. Je parle de réseaux qui se cristallisent de différentes façons, qui découlent de notre vulnérabilité commune et nous rendent toutes plus fortes.

C'est dans les rues de Chamberí, mon quartier à Madrid, que je me suis sentie plus que jamais chez moi à la suite des rassemblements organisés sur les places par le mouvement citoyen né le 15 mai 2011 lors d'une manifestation. Je repense à la façon dont ces dernières années, nous nous sommes connues et avons pu mettre des visages, des voix et des sourires sur tant de voisins et de voisines qui n'étaient que des figures sans nom et sans histoire, que l'on croisait sans voir, sans écouter. Je repense à la façon dont nous nous sommes impliquées et engagées; à la façon dont nous avons tissé une communauté tangible, palpable; à la façon dont nous avons avancé main dans la main dans la construction de ce nouveau monde plus vivable auquel nous aspirons et que nous devons créer de toute urgence.

Un groupe de voisines activistes et utopistes, dans le meilleur sens que peut avoir le terme utopiste, celui qui nous pousse à l'action pour le rendre réel. Ce groupe a été pratiquement le premier à réagir autrement lorsque je lui ai fait part de mon histoire et de mon identité. Je leur ai parlé de mon diagnostic psychiatrique, de mes multiples admissions à l'hôpital, de la quantité de pilules quotidiennes que j'avais, de mon attestation d'invalidité, de ma difficulté à préserver le lien vital qui régulièrement me glisse entre les doigts.

Ces voisines, amies, camarades, liens, amours ne se sont non seulement pas éloignées de moi après avoir rencontré cette personne que d'aucuns avaient qualifié de problématique, de manipulatrice et d'égoïste, mais elles sont aussi devenues ma principale source d'affection et de soutien mutuel. Elles ont décidé de voguer à mes côtés, quand bien même les tempêtes soulèveraient la mer. Ces personnes ont donné un sens différent à mes journées.

Ce réseau
d'affection, ces
voisines-amies-
amours-camarades
respectent que je
m'oppose à être
transférée à l'hôpital
et me soutiennent
dans toutes les
crises que je
traverse depuis.

Notre réalité féministe en construction passe aussi par le « moi je te crois, ma soeur », que nous utilisons lorsqu'une camarade a subi une agression machiste ou offrons face aux violences que nous, les femmes « psychiatisées », avons subies des mains du système psychiatrique et sanitaire censé nous venir en aide (mais au lieu de cela, celui-ci devient souvent le nouveau bourreau qui nous inflige de nouveaux traumatismes et de nouvelles blessures). Elle passe aussi nécessairement par le respect de nos décisions; par le fait de ne pas nous enlever l'agence ni la capacité à diriger nos pas dans l'une ou l'autre direction; d'écouter nos histoires, nos désirs, nos besoins... sans chercher à nous en imposer d'autres qui nous seraient étrangers. Elle passe par le fait de ne pas délégitimer notre discours en faisant allusion à l'étiquette de diagnostic, à notre folie.

Nous explorons également les limites de l'autosoins et la puissance des soins collectivisés et redistribués afin que cela ne devienne pas un fardeau qui nous fasse courber l'échine : nous avons appris et continuons d'apprendre aujourd'hui le plaisir et la satisfaction que procurent les soins choisis.

Au gré de ces transformations, chaque admission en psychiatrie - loin de dissoudre les liens que j'aurais pu construire - a montré que mon réseau se tenait à mes côtés. Les personnes qui en faisaient partie se relayaient pour que jour après jour les appels, les visites ne manquent pas, pour que je puisse les sentir aussi proches qu'il est possible de sentir quelqu'un, quand on est séparées par les portes fermées à clé (et malheureusement ouvertes à la maltraitance) d'une unité d'enfermement psychiatrique. Grâce à la chaleur et l'affection des miens, j'ai pu reconstruire le lien vital qui s'était de nouveau brisé.

Je n'ai toutefois fait le grand saut que le jour où, déjà consciente des nombreuses violences et maltraitances infligées par le système psychiatrique (en raison duquel, entre autres agressions, j'ai passé des journées entières attachée à un lit avec des sangles, faisant mes besoins sur moi), j'ai décidé que je n'y retournerais pas.

Ce réseau d'affection, ces voisines-amies-amours-camarades respectent que je m'oppose à être transférée à l'hôpital et me soutiennent dans toutes les crises que je traverse depuis. Pas d'hospitalisation, pas de violence. Elles m'accompagnent à tour de rôle lorsque mon lien vital est tellement brisé, que je ressens un danger impossible à gérer seule. Elle organisent des groupes d'accompagnement sur WhatsApp. Elles se répartissent les soins et les responsabilités afin que nulle ne se sente dépassée et pour éviter que la surcharge individuelle ne donne lieu à des décisions prises dans la peur et le besoin de contrôler, au lieu d'accorder la priorité à l'accompagnement et aux soins.

La première crise que nous avons eu à traverser ensemble de cette façon, sans admission en soins psychiatriques, a constitué un changement brutal dans ma vie. Ce furent des mois de danger vital, de souffrance intense et de nombreuses peurs pour les miens et moi-même. Mais ensemble, nous avons remonté



“Guérir ensemble”

de Upasana Agarwal @upasana_a
(Kolkata, Inde)

la pente, et je me dis que si nous avons réussi à me sortir de là, nous trouverons aussi le moyen de surmonter toutes les difficultés et les crises susceptibles de survenir.

Ces réalités féministes que nous construisons jour après jour continuent de s'étendre, elles grandissent et prennent différentes formes. Nous apprenons ensemble, nous grandissons

ensemble. Une fois que nous nous sommes éloignées de l'asile, l'un de nos premiers apprentissages fut de réaliser qu'il n'y avait pas, d'un côté et de l'autre de la frontière entre santé mentale et folie, une personne récipiendaire de soins (du fait de son étiquetage psychiatrique) et des aidantes. Nous avons appris - nous apprenons - à nous déplacer dans une

Nous voulons approcher de plus près ce monde anti- capitaliste où le soutien mutuel est le mode de vie que nous avons choisi, et cela passe aussi par la déconstruction de notre rapport personnel et collectif à l'argent et au capitalisme intérieurisé.

autre tonalité : celle du soutien mutuel, celle de prendre soin et d'être celle dont on prend soin, celle de prendre soin les unes des autres. Nous explorons également les limites de l'autosoin et la puissance des soins collectivisés et redistribués afin que cela ne devienne pas un fardeau qui nous fasse courber l'échine; nous avons appris - et continuons d'apprendre aujourd'hui - le plaisir et la satisfaction que procurent les soins choisis.

Nous avons récemment également compris la difficulté que nous avons éprouvée à intégrer l'argent comme un autre facteur de l'entraide que nous exerçons et recevons toutes.

Nous avons eu du mal à réaliser à quel point le capitalisme intérieurisé continuait à définir notre relation avec l'argent, et que si personne ne considérait que les tupperwares de lentilles que nous cuisinions les unes pour les autres, à des moments où manger ou cuisiner était une tâche difficile, étaient un « dû », il en allait autrement des attentes concernant l'argent.

Des phrases telles que : « Tu as tant », « Tu vau tant » s'infiltrèrent en nous sans que nous n'en fassions l'analyse critique. Il est facile de continuer à penser que l'argent géré par chacune est directement lié à l'effort fourni pour le gagner et non à d'autres conditions sociales éloignées du mérite personnel. Même dans ce réseau de soutien mutuel solidement établi, la redistribution de l'argent dans le groupe en fonction des besoins - et sans remettre en question ces derniers - était encore une réalité étrangère à notre quotidien. C'est pourquoi, ces derniers temps, nous avons également commencé à travailler et à étudier ce sujet en groupe. Nous voulons approcher de plus près ce monde anticapitaliste où le soutien mutuel est le mode de vie que nous avons choisi, et cela passe aussi par la déconstruction de notre rapport personnel et collectif à l'argent et au capitalisme intérieurisé.

Dans ces réalités féministes, nous savons aussi que l'on ne finit jamais d'apprendre, que l'on continue de cultiver sa route au fur et à mesure que l'on avance. Il reste encore beaucoup à faire pour continuer de prendre soin de nous, pour élargir nos points de vue et nous faire prendre conscience des déséquilibres de pouvoir qui persistent, des privilèges que nous détenons et que nous continuons d'exercer sans nous rendre compte des violences qu'ils génèrent. Nous avons beau avoir parcouru du chemin,

il nous reste encore beaucoup de choses à revoir pour nous rapprocher de ce nouveau monde que nous portons dans nos coeurs (et certaines d'entre nous dans leurs petites têtes folles). Le racisme, le classisme, l'adultocentrisme, la phobie des fous, la grossophobie, les machismes qui persistent parmi nos compagnons.

Il nous reste encore évidemment à construire un avenir habitable à partir d'un féminisme réellement intersectionnel où nous aurions toutes notre place, où les réalités et les oppressions de nos camarades seraient aussi importantes que les nôtres. Il faut aussi que nous avancions dans l'horizontalité lorsque nous construisons de façon collective, que nous nous débarrassions de nos égos, de cette tendance à vouloir avoir le plus grand rôle, afin de coexister autrement dans ce besoin de reconnaissance. Et

aussi continuer à prendre des mesures en gardant à l'esprit que ce qui est personnel est toujours, toujours politique. La façon dont nous sommes liées ou dont nous nous rapprochons les unes des autres ne peut pas être reléguée à la sphère privée, ni être tue : d'autres amours sont possibles, d'autres liens et familles sont nécessaires et nous sommes en train de les inventer.

Le nouveau monde que nous voulons créer, en lequel nous avons besoin de croire, c'est ce monde aimable - que nous pourrions aimer, dont nous pourrions nous sentir fières - qui pourra contenir tous les mondes. Nous y travaillons. ■



“Guérir ensemble”

de Upasana Agarwal @upasana_a
(Kolkata, Inde)

Considérer les activistes et les féministes comme des guérisseuses et les nourricières du monde, dans ce combat contre la présence croissante de la droite, de la suprématie blanche et du changement climatique. Cette

œuvre souligne à quel point notre réalité féministe met la gentillesse, la solidarité et l'empathie en action, en venant défier le statu quo pour nous libérer toutes.

“Es-tu vraiment fort-e?”

de GonzoDen @GonzoDen

(Bichkek, Kirghizstan)





I needed to recognize in them alive human beings?"

I am sorry... for always blaming you, for always telling you whom you must be instead of asking you what you want.

I was alone... against the whole world... and I just needed someone to treat me like I am enough...

"What if 'being strong' actually means..."

You've always been enough...

You will always be.

...being able to heal."

« Ashawo Work na Work » : Comment les jeunes féministes ghanéennes transforment des horizons féministes en réalité

FATIMA B. DERBY

@fatima_derby | Accra, Ghana

En 2017, la campagne #PracticeSolidarity (#ManifestezVotreSolidarité) de l'AWID a mis en évidence la manière dont les jeunes féministes pouvaient construire un avenir féministe en étant là les unes pour les autres, en participant à des conversations transrégionales, en marchant en solidarité avec d'autres activistes et en collaborant entre les mouvements. Dans la pratique, la solidarité féministe et l'action collective exigent avant tout que nous comprenions et reconnaissons que nos expériences, bien que similaires à certains égards, sont également uniques et distinctes à d'autres égards.

Nos différentes identités telles que notre genre, notre couleur de peau, notre statut social, notre religion, notre appartenance ethnique, notre orientation sexuelle, nos capacités ou notre handicap influencent la manière dont nous sommes traité.e.s par les systèmes oppressifs. Reconnaître ces différentes expériences nous aide à trouver des points d'action communs entre nos mouvements. Cette compréhension de la solidarité est essentielle dans le cadre des organisations et de l'activisme féministes.

Maame Akua Kyerewaa Marfo est l'une des organisatrices du Young Feminist Collective, un groupe féministe basé à Accra qui se définit comme engagé à poursuivre la lutte « badass » de leurs ancêtres féministes. Pour Maame, pratiquer la solidarité devient une réalité féministe lorsqu'elle fait un choix conscient d'inclure des femmes d'horizons différents ainsi que leurs problématiques spécifiques dans son activisme et son organisation. « La solidarité féministe, c'est être aux côtés de toutes les personnes qui vivent dans les différentes marges de la société, même si leurs expériences sont différentes des miennes », dit-elle.

bell hooks (Gloria Jean Watkins) nous dit que « la solidarité, ce n'est pas la même chose que le soutien. Pour faire l'expérience de la solidarité, nous devons avoir une communauté d'intérêts, des croyances partagées et des objectifs autour desquels nous unir et construire une véritable Sororité. Un soutien peut être occasionnel. Il peut être donné et retiré tout aussi facilement. La solidarité exige un engagement continu et soutenu ».

En avril 2019, une vague de fureur s'est répandue sur Twitter lorsque la nouvelle de l'arrestation illégale de plus de 100 femmes

soupçonnées de travail du sexe au Nigéria a éclaté. Les arrestations, aujourd'hui connues sous le nom de « raid de la police d'Abuja », ont été effectuées par l'équipe spéciale conjointe de l'administration du territoire de la capitale fédérale (FCTA) et des agents des forces de police nigérianes. Les femmes ont été arrêtées dans les rues, les restaurants, les clubs et les salons, accusées d'être des travailleuses du sexe et emmenées de force par la police. De nombreuses femmes ont été sommées à soit payer une amende de 8 dollars (3 000 N), soit être condamnées à un mois d'emprisonnement. Un montant de 8 dollars peut sembler dérisoire pour certaines personnes, mais dans un pays où le salaire minimum est d'environ 3 dollars par jour, cela représente un montant significatif pour de nombreuses personnes. Celles qui n'ont pas pu payer les amendes ont été agressées sexuellement par la police.

Cette descente de police et les arrestations illégales de femmes soupçonnées de travail du sexe montrent à quel point la stigmatisation du travail du sexe est profonde au sein de nos sociétés et institutions. Les femmes qui choisissent de vivre librement, de s'habiller comme elles l'entendent, d'aller où bon leur semble et quand ça leur plaît, sont souvent considérées comme des « déviantes sexuelles ». La stigmatisation associée à la déviance sexuelle expose les femmes à des risques plus élevés de violence. Malheureusement, les policiers censés protéger les femmes sont eux-mêmes des ambassadeurs de la violence d'État. Suite au raid, les organisations de défense des droits des femmes et les féministes africaines vivant en Afrique et dans la diaspora se sont tournées vers les médias sociaux pour exprimer leur colère et leur frustration face à l'oppression institutionnalisée des femmes. Inspiré par ces messages, le hashtag

La solidarité féministe, c'est être aux côtés de toutes les personnes qui vivent dans les différentes marges de la société, même si leurs expériences sont différentes des miennes.

#SayHerNameNigeria - une adaptation de la campagne « Say Her Name » (« dites son nom ») - a été créé par la féministe nigériane Angel Nduka-Nwosu. Le mouvement Say Her Name, comme son énoncé de mission l'indique, est un « mouvement qui attire l'attention sur les violences policières à l'égard des femmes et des filles noires et exige que leurs témoignages soient intégrés dans les appels à la justice, dans les réponses politiques pour faire face aux violences policières et dans les représentations de la brutalité policière qu'en font les médias. »

Quand j'ai appris la nouvelle du raid de la police d'Abuja pour la première fois, j'ai été horrifiée et j'ai senti la rage bouillonner en moi. Je savais que je devais faire quelque chose, alors j'ai contacté des féministes nigérianes et leur ai demandé comment je pouvais aider. J'ai été ajoutée à un groupe Whatsapp par le biais duquel des féministes nigérianes planifiaient de manifester à Lagos et à Abuja. Je me suis portée volontaire pour organiser une marche de solidarité à Accra, ce qu'elles ont facilement accepté. J'ai pris contact avec d'autres jeunes féministes à Accra, y compris des membres du Collectif des jeunes féministes et nous avons commencé à organiser une marche de solidarité.

Tout comme Maame, Jessica Armooh est membre du Young Feminist Collective à Accra. Ses innombrables expériences de harcèlement sexuel par des policiers aux points de contrôle routiers lui ont donné une raison de marcher en solidarité avec le mouvement Say Her Name Nigeria. Elle a déclaré : « Le raid de la police d'Abuja a mis en évidence le fait que la situation est vraiment désastreuse pour les femmes, en particulier pour les femmes célibataires avec lesquelles ces policiers interagissent. Mais c'était aussi formidable de savoir qu'en tant que femmes, nous sommes solidaires les unes des autres, nous nous défendons nous-mêmes mais également les unes les autres ».

La marche et son organisation ont représenté pour moi une expérience très intense et effrayante à la fois. Mobiliser les gens pour protester contre la violence policière impliquait de devoir traiter avec la police ghanéenne. J'ai écrit à la police du Ghana pour les informer de notre proposition de marche et ils m'ont invitée au quartier général de la police régionale d'Accra pour répondre à quelques questions sur la marche, les organisatrices et les participantes. Après leur avoir assuré

que c'était une marche pacifique et que nous n'étions pas une « organisation terroriste », ils m'ont informée de la procédure pour obtenir une escorte policière lors de la marche. Et même si je me sentais un peu effrayée et inquiète pour ma sécurité, mon engagement à me tenir aux côtés d'autres femmes pour demander justice m'a donné le courage dont j'avais besoin.

Alors que je ressentais moi-même un peu d'inquiétude à propos de la marche, ce fut une expérience enrichissante pour Nana Akosua Hanson, une jeune féministe ghanéenne directrice de Drama Queens, une organisation de théâtre politique qui utilise les arts pour la défense des droits humains. Avant ce jour, Nana Akosua n'avait jamais assisté à une manifestation. Pour elle, ce fut une expérience libératrice : c'est en faisant partie de la plus grande marche des femmes au Royaume-Uni et dans différentes villes du Nigéria qu'elle a ressenti le plus fortement le pouvoir du mouvement.

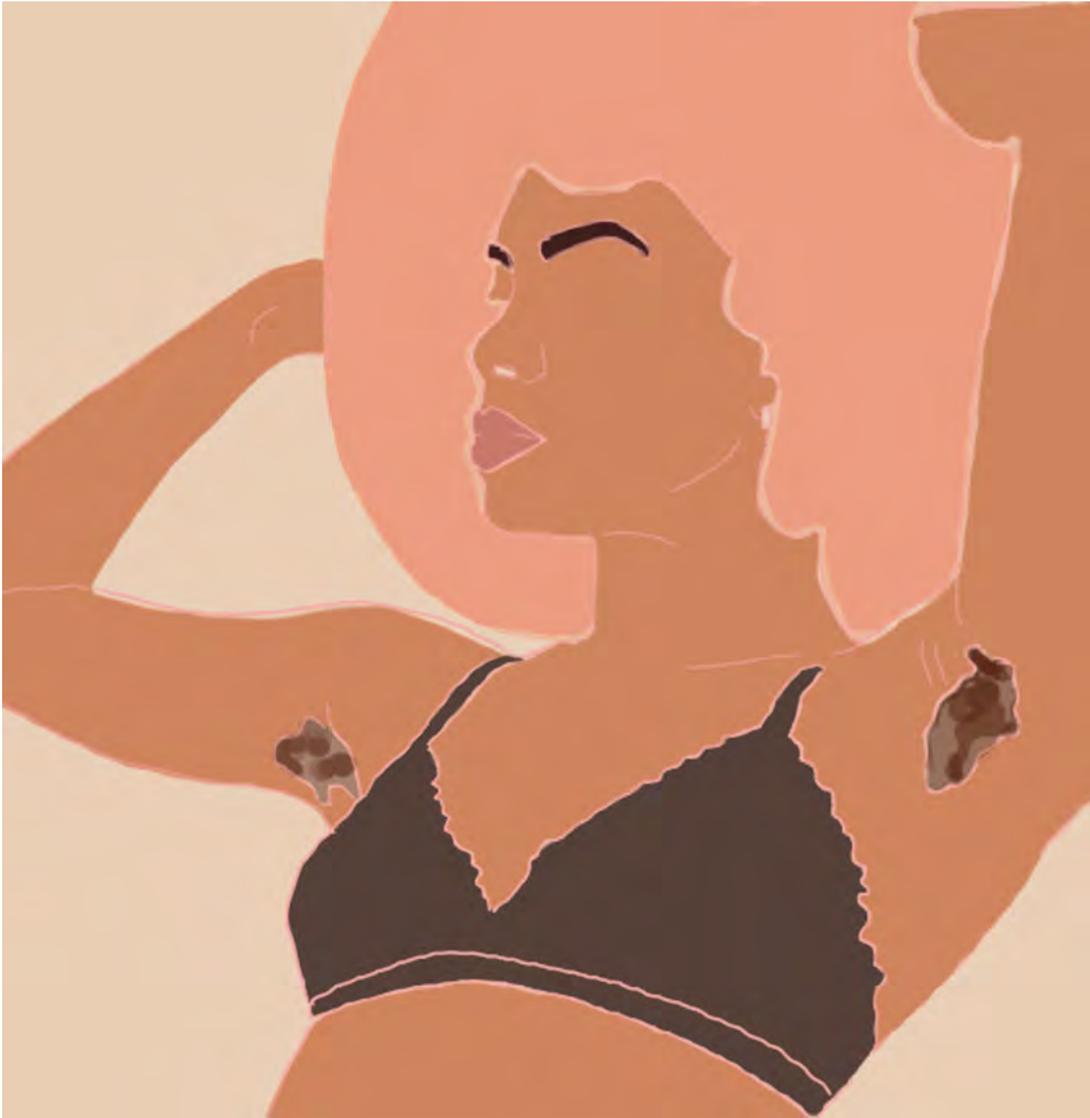
« La marche de solidarité m'a montré comment la solidarité féministe se manifeste. Rassembler des féministes de différents continents, dans l'espace virtuel et dans les rues d'Accra, unies pour la libération des travailleuses du sexe qui ont été brutalisées par la police et ignorées par les dirigeants ». Pour Nana Yaa Konadu Agyepong, une jeune écrivaine féministe ghanéenne, l'expérience de marcher dans les rues d'Accra et de s'opposer bruyamment à la violence de l'État contre les femmes a été cathartique. Elle reconnaît que les systèmes d'oppression sont similaires, quel que soit le pays dans lequel ils existent. « Il y a eu des cas où la police ghanéenne a été violente envers les femmes. Notre manifestation concernait ces femmes à Abuja, mais également toutes les manières d'être reprochées aux femmes, que ce soit

lorsqu'elles vont en discothèque, qu'elles travaillent à Abuja ou qu'elles conduisent à Accra ».

Cette adaptation transcontinentale d'un langage et d'une pratique de résistance en dit long sur les similitudes entre les expériences vécues par les femmes noires du monde entier en ce qui concerne le patriarcat, l'appartenance ethnique et d'autres formes de violence structurelles. Nos luttes sont liées et le but principal de la campagne #ManifestezVotreSolidarité est devenu une réalité féministe. Et cette réalité féministe donne de l'espoir à Nana Yaa.

« Nous avons encore un très long chemin à parcourir. Il y a eu des progrès. Et je sais que c'est la force collective des efforts individuels qui nous mènera à la liberté. »

Marcher vers le haut-commissariat nigérian à Accra en scandant « Ashawo work na work » (« le travail du sexe est un travail ») en Pidgin, a été un acte libérateur. Cela nous a aidées à affirmer notre action et nous a donné le pouvoir et la confiance nécessaires pour résister à cet État oppressif. Pour moi, c'était un horizon féministe qui prenait vie dans notre présent. ■



“Laisse-les pousser”

de Gucora Andu @gucora.andu
(Nairobi, Kenya)

Une femme noire les bras levés, indifférente à ses aisselles touffues visibles. Les poils des aisselles des femmes sont tabous dans de nombreuses sociétés,

alors que la question ne se pose pas pour les hommes. L'idée même que le fait de ne pas se raser puisse être un choix est une étape importante dans la reformulation de la question.

Intégrer les réalités féministes invisibles

DR. PRAGATI SINGH

@Dr.PragatiSingh | Delhi, Inde

En 2019, j'étais invitée par le réseau BBC pour intervenir lors de la conférence intitulée 100 women (100 femmes) à Delhi, en Inde, à propos de « L'avenir de l'amour, des relations et des familles ». Le public, assis dans une grande salle, était principalement composé de jeunes Indien·ne·s - étudiant·e·s universitaires, professionnel·le·s, activistes, etc.

À mes yeux, la seule façon de commencer à envisager l'avenir repose en premier lieu sur un ancrage au sein de nos réalités actuelles. Dès lors, j'introduisis la discussion par une « mise en énergie mentale ».

À mes yeux, la seule façon de commencer à envisager l'avenir repose en premier lieu sur un ancrage au sein de nos réalités actuelles. Dès lors, j'introduisis la discussion par une « mise en énergie mentale ».

« Je vais énoncer 7 suites de mots, entrecoupées par des temps de pauses, et j'aimerais que vous observiez l'image mentale qui vous apparaît à l'esprit pour chacune d'entre elles. Vous pouvez maintenant fermer vos yeux. On commence? », ai-je lancé.

- Un éléphant volant
- Amour
- Une relation intime
- Un rendez-vous romantique
- Mariage
- Une famille idéale
- Sexe

« Et maintenant, dites-moi à quoi ressemblait l'éléphant volant? Est-ce que l'un-e d'entre vous le voyait avec des énormes oreilles qui pendent? » Je leur montrai simultanément la première page qui apparaît après une recherche sur Google avec les mêmes mots. Quelle ne fut pas leur surprise de constater que l'écran affichait des images de Dumbo, précisément les mêmes que celles imaginées par tout le monde.

« L'amour se caractérise-t-il par un grand cœur rouge selon certain-e-s parmi vous? » De nouveau, les résultats Google suscitèrent une vague d'acquiescements et de surprise dans la salle.

« À quoi était associée « une relation intime »? S'agissait-il d'un homme et d'une femme en pleine étreinte romantique et chaleureuse? « Votre vision du rendez-vous romantique était-elle aussi banale que celle-ci? »

L'idée qu'a Google d'un rendez-vous romantique : un bel homme assis à table en

face d'une femme, devant un coussin de soleil. Quelques pétales de roses et des bougies aux côtés de verres de vin. Des rires gênés retentissaient dans la salle.

« Est-ce aussi ce à quoi ressemblait le mariage? »

« La famille idéale était-elle potentiellement un mari, sa femme et leurs deux enfants, un garçon et une fille? Eh, bien, devinez quoi? »

« Qui voudrait partager les images associées au mot sexe? Aux organes génitaux? À une pénétration? »

Silence dans la salle. En prévision de la diapo suivante, des gloussements étouffés se transformaient en rires, hululements et applaudissements, lorsque je précisais qu'il n'était pas dans mon intention de montrer les résultats Google lui étant associés.

Mais qu'est-ce donc Google, si ce n'est le miroir de notre « pensée de groupe »? Le fait que nous semblions tou-te-s imaginer les mêmes images, y compris Google, n'était pas vraiment surprenant. La plupart d'entre nous allions rapidement comprendre que nos premières images instinctives sont stéréotypées, clichées et limitées.

Certain-e-s parmi vous se sont peut-être détourné-e-s depuis longtemps des idées hétéronormatives et traditionnelles de l'amour et du mariage. Pour autant, quelque chose semble nous avoir empêché d'intégrer des réalités féministes plus nuancées, y compris mais non uniquement pour les personnes qui reconnaissent l'une des visions suivantes :

Une relation engagée monogame n'est pas forcément une relation romantique.

Ces réalités féministes ont existé parallèlement aux réalités traditionnelles hétéronormatives tout au long de l'histoire. Elles figurent parmi nous aujourd'hui et seront présentes dans un avenir féministe. Elles prennent de plus en plus de place.

Un rendez-vous romantique peut inclure trois personnes, toutes trois étant reconnues comme parents légaux d'un même enfant. Les mariages les plus heureux peuvent être ceux qui n'ont jamais été consommés ou impliqués sous forme d'intimité sexuelle. La libération sexuelle peut comprendre de célébrer la « virginité » à vie.

Ces réalités féministes ont existé parallèlement aux réalités traditionnelles hétéronormatives tout au long de l'histoire. Elles figurent parmi nous aujourd'hui et seront présentes dans un avenir féministe. Elles prennent de plus en plus de place. Ce sont des modèles qui remettent en question la romantisation d'un modèle unique « idéal » non pas pour le remplacer mais bien pour accorder plus de place à la pluralité.

—

Mon ami David est coparent d'Octavia avec deux de ses ami·e·s en Californie, l'un des rares endroits au monde où cela est désormais autorisé par l'État. Les trois sont les parents légaux à égalité de cet enfant de deux ans, à tous les niveaux. *Leur plus grand*

défi? Trois séries de grands-parents américains mais seulement deux périodes de vacances annuelles aux États-Unis.

Une telle légalisation fait partie d'un mouvement qui émerge actuellement à travers de nombreuses nations. Comme le dit l'ancien proverbe africain : *Il faut un village pour élever un enfant*, les familles qui comprennent plusieurs parents remettent en question l'idée qu'un couple, homme et femme, soit le type d'unité parentale la plus optimale pour un enfant.

Dans les faits, « le couple » est-il réellement l'unité la plus optimale en termes de relations?

« Dans le long cycle de l'histoire humaine, la famille nucléaire sera probablement considérée comme une très brève aberration... », soutient Ernest Callenbach.

Traditionnellement définies comme un couple avec ses enfants, les familles « nucléaires » sont devenues la norme avec l'industrialisation, le terme n'ayant été inventé qu'au 20^{ème} siècle.

Mon amie indienne âgée de 26 ans entretient une relation saine avec deux hommes. Elle ne prête peut-être pas attention à sa reconnaissance légale mais aimerait que l'option soit envisageable.

Le polyamour fait référence à la capacité d'aimer plus d'une personne à la fois, avec le consentement de tou-te-s les partenaires impliqué-e-s. De nombreuses études aux États-Unis, au Royaume-Uni et au Canada montrent clairement que diverses formes de non-monogamies *éthiques* sont en progression.

Le polyamour s'oppose à l'idée principale de « l'unique », de l'âme sœur, une idée à partir de laquelle s'est construite la romantisation de l'amour monogame contemporain. Et si le polyamour ne représente certainement pas un idéal pour tout le monde, il soulève toutefois une question pertinente pour nous tou-te-s : Est-il juste d'attendre qu'un-e seul-e partenaire puisse répondre à tous nos besoins, de la sécurité et la stabilité à l'aventure et au mystère?

Si vous posiez la question au Dr Paul Dolan, il vous dirait : « ... Si vous êtes un homme, vous devriez probablement vous marier; si vous êtes une femme, ne vous embêtez pas avec ça. »

Il écrit cela sur la base d'une recherche qui a révélé que le sous-groupe de population le plus sain et le plus heureux était globalement celui des femmes n'ayant jamais été mariées ou étant sans enfants. On pourrait vouloir faire preuve de prudence avec des conclusions aussi radicales que celles-ci, mais même dans cette configuration, il serait nécessaire de se demander si l'institution du mariage ne profite pas aux genres de manière disproportionnée.

Une de mes amies vit cette réalité féministe : une Indienne au statut moyen qui, à environ 30 ans, a résolument décidé de rester célibataire. Vingt ans plus tard, elle n'est toujours pas mariée, n'a ni enfant ni regret.

Par rapport à 2001, le recensement indien de 2011 a enregistré une augmentation de 68 % dans la catégorie « femmes jamais mariées » de la tranche d'âge 35-44 ans. Précisons que ce sous-groupe de population a connu une augmentation globale de 27 % sur la même période.

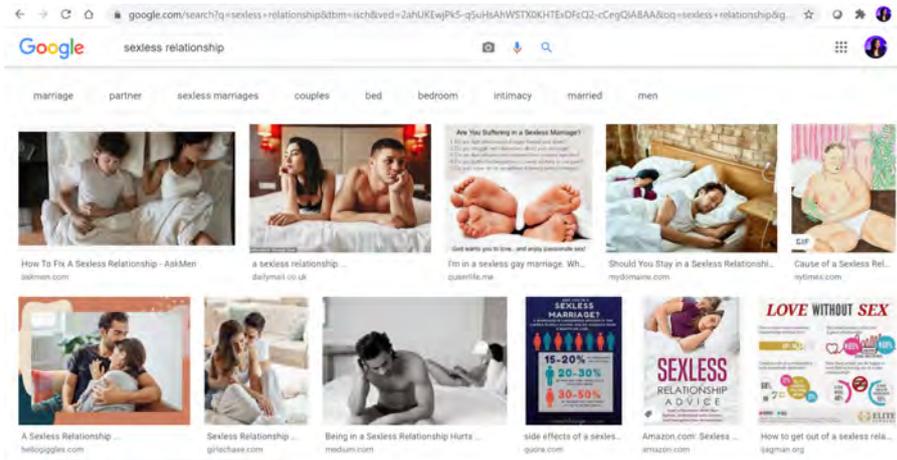
Le célibat, lorsqu'il est choisi par des femmes comme mon amie, remet en question le discours qui exhorte notamment les femmes à chercher à s'épanouir par le biais du mariage. En réalité, cela conteste l'idée même selon laquelle tout le monde a besoin de s'unir.

Quiconque a déjà utilisé Tinder sait que le sexe et l'intimité n'appartiennent pas toujours à la même fenêtre de discussion, et encore moins au même espace ou à la même personne.

Les relations conjugales ont été initialement conçues par institution légale et sociale, permettant la pratique du sexe et l'éducation des enfants. Très vite, elles se sont fortement mêlées à l'idée d'amour, de romance et d'intimité, des concepts en grande partie restés figés.

Dès lors, quand je dis qu'il est possible d'avoir une relation engagée, monogame et aimante sans romance ni sexe, cela n'a pas de sens immédiat. Et si je dis à certain-e-s que c'est *désirable*, cela n'en aura absolument aucun. Mon amie Jay, une jeune Indienne, me dit que ses relations intimes ont toujours été romantiques, profondes, engagées, aimantes ET non sexuelles.

Mais là se situe le problème : si vous recherchez « relations sans sexe » sur Google, vous verrez apparaître quelque chose de semblable à cela :



Google et le logo Google sont des marques déposées de Google LLC, utilisées sous autorisation.

Je suis ici pour vous dire que ceci est aussi l'une des facettes de nombreuses relations non sexuelles.



Google et le logo Google sont des marques déposées de Google LLC, utilisées sous autorisation.

De telles relations non sexuelles et non romantiques, bien que satisfaisantes, questionnent la hiérarchie supposée entre intimités platoniques, romantiques et sexuelles.

Il semble que nous ayons grandi en pensant qu'il n'y a qu'une seule recette de gâteau favorite de façon universelle. On suppose que pour ce gâteau « idéal », nous devrions tou·te·s :

- Prendre 2 unités de personnes,
- et faire cuire une base d'amour platonique.
- Y ajouter une couche uniforme de romance, comme glaçage,
- et le saupoudrer d'une généreuse couche de sexe.

Je vous demande d'envisager que ce gâteau puisse varier dans sa structure pour différentes personnes. Peut-être que certaines n'aiment pas du tout le glaçage ou le saupoudrage. Je suis ici pour proposer que la base platonique puisse être le gâteau le plus savoureux, tel quel, pour certain·e·s d'entre nous. Ce gâteau ne *manque* pas nécessairement de quoi que ce soit, et il s'agit là aussi d'une réalité féministe.

De telles relations non sexuelles et non romantiques, bien que satisfaisantes, questionnent la hiérarchie supposée entre intimités platoniques, romantiques et sexuelles.

Plusieurs études montrent que les millénariaux ont moins de relations sexuelles que toutes les générations précédentes. Vous souvenez-vous des visuels « Sex is cool but have you ever... » (Le sexe c'est cool, mais avez-vous déjà...)?

—

Ces « choix » ne sont cependant pas accessibles à tou·te·s de manière égale.

Depuis six ans, je consolide un espace pour une minorité largement oubliée au sein des minorités : les personnes asexuées et non sexuelles. C'est un projet que j'ai commencé avec une simple page Facebook, appelée Indian Aces, qui est aujourd'hui devenue un mouvement plus large, impliqué dans du plaidoyer, de la recherche, des campagnes de sensibilisation, des ateliers et du renforcement de communauté.

Dans certaines cultures, le poids de la « *condition* » asexuée et non sexuelle peut être réparti de manière égale entre les genres. Mais dans des contextes comme celui de l'Inde, principalement patriarcal, où l'éducation sexuelle est minime, où les femmes vivent avec une autonomie corporelle si faible, où les mariages arrangés sont la norme, où l'accouchement est une attente évidente et où le viol conjugal n'est pas reconnu comme viol, ce fardeau est largement inégal.

Qu'arrive-t-il à ces femmes lorsque nous leur proposons un seul modèle « acceptable » de relations adultes et familiales? Que se passe-t-il lorsqu'elles se retrouvent prises entre une culture qui les tend vers l'agression sexuelle et un féminisme qui ne voit pas leur existence?

Elles écrivent désespérément sur ce qui n'était qu'une page Facebook semi-active en 2014, racontant leurs histoires, espérant être sauvées. Elles partagent leur plan de fugue de chez elles, leur dépression et leurs envies suicidaires, leur peur d'être violée par l'homme avec qui leur famille tente de les marier, et les poèmes qu'elles ont écrits, après la première fois où elles ont été violées.

Cette réalité féministe est celle d'un lieu où avoir une relation n'est pas le seul moyen offert aux femmes pour acquérir une identité; où avoir un enfant n'est pas le seul moyen de se sentir épanouie. Cette réalité féministe est celle d'un lieu où le sexe libre n'est pas le seul moyen de se sentir sexuellement libéré.e et où nous pouvons reconnaître que les humiliations pour les personnes vierges sont aussi réelles, répandues et nuisibles que pour celles qui sont traitées de salopes. Et l'avenir féministe est celui où les histoires partagées par ces femmes cessent de se produire. ■

Cette réalité féministe est celle d'un lieu où avoir une relation n'est pas le seul moyen offert aux femmes pour acquérir une identité; où avoir un enfant n'est pas le seul moyen de se sentir épanouie. Cette réalité féministe est celle d'un lieu où le sexe libre n'est pas le seul moyen de se sentir sexuellement libéré.e et où nous pouvons reconnaître que les humiliations pour les personnes vierges sont aussi réelles, répandues et nuisibles que pour celles qui sont traitées de salopes.



“Les anges aussi
sortent la nuit”

de Chloé Luu @Electricchildren
(France)



“Les anges aussi sortent la nuit”

de Chloé Luu @Electricchildren
(France)

Des images des anges de ma vie, juste quelques femmes et personnes de couleur non binaires qui sont là, ensemble, à prendre soin d'elles-mêmes et à exprimer leur amour les unes pour les autres. Ce sont ces moments les plus simples qui donnent le plus de pouvoir.

Arménien·ne·s, le féminisme est notre passé et notre avenir

SOPHIA ARMEN

@SophiaArmen | Diaspora

Que cela vous plaise ou non, les ungerhouis font partie intégrante de nos histoires de résistance et elles ne disparaîtront pas de sitôt. Les armes de prédilection des Arménien·ne·s – l'épée, la scène, la plume et la voix – s'insèrent dans le contexte dans lequel elles ont vécu et elles vivent : la lutte du personnel en tant que politique. S'atteler tous les jours au travail intime d'honorer et d'archiver nos histoires, en tant que pratique féministe, qui se centre tout particulièrement sur les récits niés par le patriarcat et autres systèmes de domination.



En parallèle des persécutions, des progrès et du pathos en continu de la construction de la nation, la résistance féministe a toujours été au centre du développement idéologique, politique, social et économique de l'Arménie. On entend souvent ces représentations faussées de notre communauté qui serait « patriarcale » par nature, de même que ces notions racistes sur la communauté arménienne qui voudrait que l'on ait la misogynie « dans le sang ». De tels sentiments omettent cependant de reconnaître d'une part les contributions de longue date des ungerhousis, et d'autre part que de telles constructions de la communauté arménienne sont à la fois monolithiques, inexactes et l'œuvre d'importants pouvoirs (souvent aussi impérialistes et/ou assimilationnistes) cherchant à nous détacher de notre propre histoire afin de mettre leur programme politique en avant. Ceci ne signifie pas

que le patriarcat n'est pas la structure gouvernante dans notre communauté, bien au contraire. Mais bien qu'il faille se demander d'où viennent ces notions extérieures à notre communauté, celles-ci entretiennent un récit dans lequel les peuples non-occidentaux sont en situation de devoir être « sauvés » tout en sous-estimant foncièrement les vrais mouvements féministes sur le terrain. Notre analyse doit donc inclure à la fois la lutte contre le patriarcat et l'impérialisme/le racisme, et se centrer sur nos propres voix. Notre histoire se définit plus précisément par l'acceptation que le féminisme a été indispensable au combat arménien pour toutes et tous, et notamment les hommes et les personnes de genre non binaire, et qu'il n'a de valeur que dans son acceptation d'outil de justice de genre. Pour les femmes

de la communauté, notre histoire est plus précisément définie par la force et la résilience des Arménien·ne·s qui, depuis des siècles, se tiennent debout face à des puissances qui cherchent à les dissuader, les entraver et les déplacer. Ces femmes sont des dirigeantes et assument des rôles instrumentaux dans la conception de la nation, tant en pensée qu'en action.



Famille de l'auteure dans l'Ouest de l'Arménie avant le génocide

Il n'y a pas de dénouement possible pour le combat arménien dans le cadre des modalités de lutte contre l'indigénéité, le colonialisme et le nationalisme hégémonique dans, et avec le patriarcat, la transphobie et la queerphobie. Tout comme la race et l'origine ethnique ont servi de facteur déterminant pour nier aux Arménien·ne·s leurs droits fondamentaux et, en fin de compte, leur existence même en Turquie pendant l'apogée du génocide, la misogynie a également fonctionné et utilisé la violence sexuelle comme tactique de violence à l'égard des Arménien·ne·s, dont les corps ont été transformés en sites de race, genre et nation « sous-humains »¹. Recourir à une telle compréhension révèle que pour réellement élaborer une théorie et une action féministes, il nous faut reconnaître la différence au sein de, et entre les communautés, de même que la spécificité du contexte historique duquel le pouvoir et la résistance émanent. Et il nous faut tout particulièrement nommer les manières selon lesquelles les femmes des pays du Sud ont historiquement nommé leurs propres pratiques féministes, que ces pratiques aient été ou non considérées par la pensée occidentale comme « féministes ».

Pendant ce temps, on demande aux Arménien·ne·s de diviser et déplacer des parties de leur identité, de tracer et écarteler leur corps et leur entité politique. Dans le cas des assassinats de masse et des ennemis politiques tout particulièrement, on dit aux Arménien·ne·s qu'il leur faut distinguer leur identité de genre de leur nation, les considérer comme mutuellement exclusives plutôt que parties prenantes

¹ "A Fate Worse than Dying: Sexual Violence in the Armenian Genocide" https://link.springer.com/chapter/10.1057/9780230234291_2



Combattant-e-s arménien-ne-s pour la libération

d'un tout. De tels exemples existent partout : dans les scénarios de féministes occidentales condamnant les femmes qui décident d'adopter des pratiques et cultures souvent genrées (tout en ignorant que les Arménien-ne-s elles/eux-mêmes réfutent ces rôles) et chez les Arménien-ne-s de la diaspora qui s'expriment contre les violences sexuelles dans lesquelles les acteurs sont Arméniens, pour être dès lors qualifiés de « traîtres » à la communauté. Ces mécanismes cherchent non seulement à nous diviser mais ils négligent également de reconnaître le but ultime de toutes les formes de justice sociale : la libération pour toutes et tous. Un véritable engagement en faveur de l'identité arménienne implique une analyse qui perturbe le pouvoir, qui reconnaisse non seulement la race/l'origine ethnique et le genre mais

Un véritable engagement en faveur de l'identité arménienne implique une analyse qui perturbe le pouvoir, qui perturbe le pouvoir, qui reconnaisse non seulement la race/l'origine ethnique et le genre mais également leurs multiples interconnexions avec l'orientation sexuelle, la classe, la validité, etc.

également leurs multiples interconnexions avec l'orientation sexuelle, la classe, la validité, etc.

Inutile de se ramener très loin en arrière pour trouver une source d'inspiration pour notre travail actuel ancré dans la justice. Les Arménien-ne-s se sont battu-e-s de plusieurs manières pour la justice, allant de la plume au canon du fusil. Attiré-e-s par la vision d'une Arménie libre et unie, les femmes étaient au premier rang sur les champs de bataille physiques et intellectuels. Le travail infatigable et les contributions des Arménien-ne-s pendant la résistance nationale ont été constants, bien que souvent marginalisés ou ignorés par la littérature et la rhétorique nationalistes. Les exemples du rôle actif des femmes sont nombreux, car celles-ci

estimaient devoir non seulement défendre leurs communautés mais aspiraient aussi à un autre avenir pour les personnes et la patrie qu'elles aimaient. En premier lieu, les femmes révolutionnaires étaient fondamentales dans la fondation et l'organisation des partis politiques arméniens, et particulièrement dans la distribution illégale de littérature nationaliste et de communications/propagande de parti sous l'Empire ottoman. De plus, le travail de Sona Zeitlan a révélé que les femmes participaient activement à la défense, notamment de Sassoun, Zeïtoun, Van, Ourfa, Moussa Ler et Hadjin – du transport d'armes entre villages à la mise en place de lignes de communication et au port d'armes elles aussi. En effet, les femmes ont également participé en tant que combattantes armées à la défense des communautés arméniennes de Bakou, Zanguezour et Karabagh contre les attaques azéries, et leur présence a été décisive dans l'occupation de la banque ottomane et la tentative d'assassinat du Sultan Hamid².

Des images de Fédaï.e.s (guérilleras) donnent un aperçu unique de notre puissant passé et la capacité pour le traumatisme de rompre les rôles de genre conventionnels, alors que la résistance nationale présentait de nouvelles occasions de s'engager dans des aspects de la vie arménienne jusque-là inconnus. Et évidemment, l'engagement de la bien connue Sossé Mayrig envers sa famille et la nation ne peut être négligé, cette Fédaïe dont le courage lui vaudra le respect immortel. La rhétorique nationale s'appuie souvent en revanche sur les vieux tropes de la nature « nourricière » et « maternelle » de ces femmes. Elles étaient, par contraste, plus précisément décrites comme des organisatrices dévouées, caractérisées

² Zeitlan, Sonia "Nationalism and the Development of the Armenian Women's Rights Movement", *Armenian Women in A Changing World*. Pg 89.

par leur engagement ferme en faveur de leur communauté, résistant aux forces étrangères oppressives cherchant à dicter les modalités de leur combat arménien, et enfin pour leur serment enthousiaste à se battre pour leurs proches. Leur féminisme est indigène et très fortement lié au destin de leurs communautés tout entières. L'histoire arménienne n'est pas exempte de femmes activistes progressives et révolutionnaires. Ce sont même elles qui la définissent.

En tant que nation, nous devons comprendre comment tirer des leçons de l'histoire pour définir ce que cela signifie aujourd'hui d'être une Fédaïe. Du travail réalisé par le Centre de ressources des femmes d'Arménie contre la violence de genre aux pièces de théâtre politique, telle « Cher Armen » créée par Kamee Abrahamian et Lee Williams Boudakian, les Arméniens du monde entier prennent part aux actions révolutionnaires visant à démanteler les systèmes de pouvoir et d'oppression et à redéfinir ce que signifie être Arménien-ne. Tout comme notre passé nous le dicte, notre avenir nécessite une implication forte à sensibiliser, se solidariser contre toutes les formes d'injustices envers tout.e un.e chacun.e, et préserver notre culture et notre histoire par le biais d'un engagement actif en faveur de la justice sociale. Et de fait, lorsque les héritages de nos anciennes Fédaïes frapperont à la porte, ouvrirez-vous? Notre histoire l'exige. ■

Initialement paru dans Haytoug Magazine, 2014. La version complète est disponible en anglais à l'adresse thehyephenmag.com.

**Série
sur les
résistances
féministes**





Série sur les résistances féministes

“Rêves d’un avenir féministe”

de Reem El Attar @reemillustrates

(Ottawa, Canada)



Série sur les résistances féministes

“Sa réalité féministe est...”

par Chulumanco-Mihlali Nkasel

@chulunkasela

(Le Cap, Afrique du Sud)

La photo a été prise pendant une manifestation à l'Université de Technologie de la Péninsule du Cap. Nous avons mené une série de protestations pendant plus de deux semaines durant lesquelles nous remettions en question les politiques universitaires autour de la violence de genre et des féminicides, et sur la sécurité des étudiant-e-s sur le campus, avec une attention particulière pour les étudiantes femmes et queers.



Série sur les résistances féministes

“Fureur”

de Diana Manilla Arroyo

@diana_manilla

(Mexique)

Le 8 mars 2020, aucune différence de génération, sexualité, genre, origine ethnique ou classe sociale ne pouvait nous diviser. L'air des rues de Mexico empli d'espoir et de fureur, en solidarité avec les victimes et survivantes de la violence, du patriarcat, de l'indifférence et de l'injustice. Alors que la terre tremblait, nous criions toutes ensemble : « Nous sommes plus fortes ».



Série sur les résistances féministes

“Jusqu’à ce que la dignité devienne une habitude”

de Marga RH
@Marga.RH
(Grande-Bretagne)

Alors que nous poursuivons nos luttes, rappelons-nous combien il est essentiel de se soutenir les un.e.s les autres, de se faire mutuellement confiance et de nous aimer nous-mêmes ainsi que nos sœurs. Quand on se fait baiser par ce système, nous devons prendre le temps de prendre soin de notre santé (physique et mentale), de celle de nos sœurs et de comprendre que chacun.e de nous porte des histoires uniques qui font de nous des combattant.e.s en résistance.



HASTA QUE LA DIGNIDAD SE HAGA COSTUMBRE



Série sur les résistances féministes

**“Un violeur sur ton chemin
» de Elli Mulder”**

by Elli Mulder @ellimulder

(Manifestation Journée internationale
des droits des femmes 2020, Melbourne,
Australie)

J'ai pris cette photo juste après qu'on
ait chanté « Un violeur sur ton chemin ».
L'atmosphère était électrique, passionnée.
Cette image représente pour moi l'exigence
collective et sans détour de toutes les
femmes pour que les choses changent.



Série sur les résistances féministes

“Présentes – les femmes dans la révolution”

de Eleonora Gatto @nora_lagatta86
(Beyrouth, Italie)

Depuis le 17 octobre 2019, les Libanaises sont aux premiers rangs de la révolution contre un système politique empreint de patriarcat. Elles occupent sans s'excuser les espaces dominés par les hommes, mènent des manifestations, s'imposent entre les manifestant-e-s et l'armée, bloquent les routes et réclament des droits pour les femmes, les réfugié-e-s, les LGBTQ+, les migrant-e-s et les travailleur-euse-s sous le prisme de l'intersectionnalité.



CE QUE J'AI APPRIS AUPRÈS DES FEMMES ANTI-PROHIBITIONNISTES

ALINE LEMOS



Le Brésil est le **3e pays** au monde en nombre absolu d'incarcérations. En proportion de sa population, il présente la **26e moyenne** la plus élevée sur 222 territoires.

Cette politique d'incarcérations s'est révélée à la fois **inefficace et injuste**, tel que le rapportent Camila Dias et Rosângela Gonçalves, chercheuses au Centre d'étude de la violence (*Núcleo de Estudos da Violência*) de l'Université de São Paulo:

« Les prisons n'ont jamais – nulle part au monde – démontré une quelconque efficacité dans la réduction des crimes ou de la violence. »

« Les conséquences fréquemment associées à l'incarcération sont la sélectivité raciale et l'expansion et la reproduction de l'inégalité sociale, la pauvreté et la vulnérabilité entre les segments les plus fréquemment ciblés par ce type de sanction : les pauvres et les jeunes Noirs-es. »

Source : « Com 335 pessoas encarceradas a cada 100 mil, Brasil tem taxa de aprisionamento superior à maioria dos países do mundo », paru sur g1.globo.com le 28/04/2019.

Confronté-es à cet état de fait, les activistes ont créé le

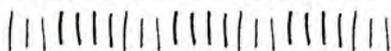


« Nous sommes des mères et des proches de victimes de la prison, nous sommes d'ancien-nés prisonnier-ères, nous sommes des membres de mouvements sociaux et en faveur des droits humains. Nous sommes de toutes les régions du pays, relié-es par le combat contre l'incarcération massive. Nous œuvrons à la réduction de la population carcérale, pour veiller à ce que les détenu-es et leurs familles jouissent d'un minimum de dignité et de sociabilité, malgré la prison. »

Source: desencarceramento.org.br

PROGRAMME NATIONAL DE DÉSINCARCÉRATION

(*Agenda Nacional Pelo Desencarceramento*), un document et un réseau proposant des **solutions concrètes** à l'issue de la prison.

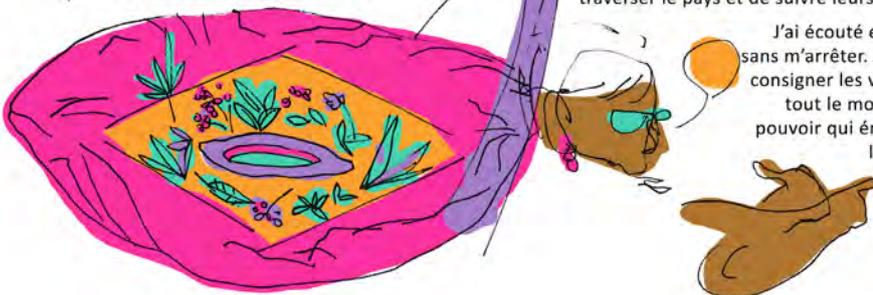


La 4e rencontre nationale du Programme a eu lieu en décembre 2019 dans la ville de Fortaleza : trois journées de partage de connaissances, d'expériences et d'attentions.



RENFA, le **Réseau national de féministes anti prohibitionnistes** (*Rede Nacional de Feministas Antiproibicionistas*), a mobilisé des collaboratrices de plusieurs États. Étant l'une d'elles, j'ai ainsi eu l'occasion de traverser le pays et de suivre leurs activités.

J'ai écouté et dessiné sans m'arrêter. Je voulais consigner les visages de tout le monde, et le pouvoir qui émanait de leurs voix.



Série sur les résistances féministes

« Ce que j'ai appris auprès des femmes pour la dépénalisation »

de Aline Lemos @a_linelemos

(elo Horizonte, Brésil)

« Il est impossible de lutter contre le racisme sans lutter contre l’incarcération. L’incarcération est un héritage direct de l’esclavage. L’institutionnalisation de la barbarie contre les corps noirs - voilà de quoi il s’agit! La démocratie n’est jamais parvenue jusqu’aux pauvres. Mais aujourd’hui, nous n’avons aucun mécanisme juridique pour nous défendre. »

« Nous devons être vivant-es, imposer des contradictions et les confronter. »

Regina Lúcia dos Santos, Mouvement des Noir-es unifié-es (MNU/SP) et Association des ami-es et des familles des prisonnier-ères (AMPARAR)



En tant que personne qui ne fait que commencer à comprendre mes privilèges et ma contribution dans cette lutte, je suis reconnaissante au RENFA pour l’opportunité de pouvoir emporter ces visages et ces apprentissages avec moi.

J’ai également apporté leur première publication, **Le manuel féministe et antiraciste pour la désincarcération**



Être antiprohibitionniste, c’est s’opposer aux politiques de pénalisation des drogues, l’un des principaux motifs d’incarcération au Brésil, particulièrement pour les femmes.

Le nombre de femmes emprisonnées a bondi au cours des dernières décennies, alors que les crimes en lien avec les drogues représentaient la moitié des cas en 2019.
Source : Levantamento Nacional de Informações Penitenciárias, Dec/2019

Tout comme le Programme national de désincarcération, le RENFA argue que les drogues devraient être une question de santé publique, et non d’emprisonnement.



Fortaleza a également été une occasion pour le RENFA de tenir sa propre assemblée annuelle.

Depuis 2016, le Réseau lutte pour les droits des femmes, et particulièrement celles qui consomment des drogues, qui sont prisonnières, sans domicile, travailleuses du sexe et LGBTQIA+.

RENFA

Ses collaboratrices sont des femmes qui interviennent dans les prisons, les rues, les mouvements sociaux, les foyers, les systèmes de santé, les écoles...

Ce sont des mères, des travailleuses, des chercheuses, des lesbiennes, des nonbinaires, des étudiantes, des survivantes du système pénal, des consommatrices de drogues...

Avec ces femmes qui se battent, qui occupent l'espace avec courage, intelligence et affection, j'ai appris ce qui maintient notre combat :

le pouvoir du rassemblement.

Que l'invisible soit visible : manifeste d'un.e culturiste au genre fluide à Hong Kong

SIUFUNG LAW

@siufung_law | Hong Kong

« 97...! 98...! Où est 98? 98! Veuillez revenir dans la queue!... 99! 100...! » La gérante des coulisses a demandé sans relâche à chaque athlète de faire la queue dans les coulisses humides, en sueur et surpeuplées. Le culturisme pour femmes était la première catégorie de la journée de la ligue professionnelle, quinze femmes musclées et costaudes se frottant muscle à muscle, pressées dans les coulisses étroites et attendant impatiemment leur tour de montrer leur aura sur scène. Parées de bikinis et de maquillage stylisés et idiosyncratiques, ces femmes mettaient la touche finale en pompant leurs muscles développés à point, répétant des mouvements révélateurs dans l'espoir de laisser une impression indélébile au conseil des juges.



*Débuts professionnels
de culturisme de
Siufung en Roumanie
2019*

Siufung était le numéro 99, et c'était son début professionnel dans le culturisme pour femmes. Comme il y avait trop de monde sur une même ligne, les femmes ont dû être séparées en deux lignes. Siufung était habillé.e tel.le.s les autres femmes : un physique bronzé qui soulignait la musculature du corps; les cheveux coiffés par le styliste professionnel recruté personnellement par Siufung; les bracelets en argent brillant sur ses deux poignets et le maquillage assorti avec

son bikini lavande pour montrer la féminité sous les muscles ciselés. Alors qu'ils attendaient en ligne, Siufung a alors examiné les autres concurrent.e.s, sentant une intensité, une tension et une nervosité familières. La plupart d'entre iels avaient l'air agité.e.s, légèrement anxieux.ses et grincheux.ses. Ielles s'entrejaugeaient furtivement. Avec ses muscles surgonflés, Siufung avait l'air relativement détendu.e, alors qu'elle montait sur scène pour fléchir dans les poses de rigueur. Le sourire

éclatant de Siufung a éclipsé les concurrent.e.s, représentant ainsi l'une des rares femmes asiatiques à concourir sur une plateforme interne professionnelle de l'histoire.

Le culturisme pour femmes a été considéré par les féministes comme un sport qui remet en question les hypothèses rigides du genre et du corps. Les femmes culturistes sont d'excellents exemples de réalités féministes car elles défient ces notions conventionnelles. En développant leur musculature, ces femmes redéfinissent le sens des muscles. « Les muscles n'ont pas de genre », a déclaré Siufung dans une interview donnée aux médias. « Les hommes et les femmes ont la même anatomie musculaire. Ça résiste aux présomptions stéréotypées que les muscles n'appartiennent qu'aux hommes, et uniquement aux hommes ».

Siufung a été désigné.e femme à la naissance. Elle s'identifiait comme lesbienne au lycée. À Hong Kong, où il y avait un manque de culture sportive et une obsession pour l'excellence académique, son père, directeur adjoint de son école, avait la conviction que poursuivre des intérêts sportifs aurait un impact négatif sur la réussite scolaire. Il croyait également que de nombreuses athlètes féminines dans les écoles pour filles étaient des garçons manqués, essayant d'attirer l'attention d'autres femmes en faisant du sport. Siufung fut interdit.e de faire du sport, jusqu'à ce qu'elle soit à l'université. À ce moment, elle a rejoint l'équipe de cross-country et d'aviron de l'école, pour ensuite devenir membre de l'équipe féminine de bateau-dragon de la ville. Voguant d'un sport à l'autre, Siufung a finalement trouvé sa place dans la musculation. Siufung a développé une fascination pour ce sport intéressant mais paradoxal : un sport qui simultanément se conforme et résiste aux hiérarchies de genre. Comme la plupart des sports, la musculation est largement dominée par les hommes : bon nombre des événements

Les femmes culturistes sont d'excellents exemples de réalités féministes car elles défient ces notions conventionnelles. En développant leur musculature, ces femmes redéfinissent le sens des muscles. « Les muscles n'ont pas de genre »

sont diffusés par des sponsors masculins et jugés par des officiels, principalement masculins, tout ceci pour divertir un public essentiellement masculin. Les femmes culturistes sont extrêmement marginalisées à l'intérieur et à l'extérieur du sport. Souvent considérées comme trop musclées et monstrueuses pour être présentées dans les magazines de fitness, les femmes culturistes reçoivent beaucoup moins de publicité et de parrainage. Alors que la Femme culturiste était la première des nouvelles catégories pour femmes, des catégories telles que Femmes physique, Femmes figures, et Bikini fitness, qui nécessitent plus de tonification musculaire et moins de musculature, ont été créées ces dernières années. Les femmes



BODYBUILDING | HONG KONG

SIUFUNG LAW

“ Les muscles n'ont pas de genre. Je vis avec fierté et intégrité, comme le montre mon tatouage :
"Vis ton vrai toi-même."
Sois authentique dans ce que tu es vraiment. ”

Siufung est un.e ambassadeur.ice de Athlete Ally pour mettre fin à l'homophobie et à la transphobie dans le sport.

culturistes ont été encore davantage mises à l'écart dans la communauté culturiste, lorsque la catégorie Culturisme féminin a été annulée en 2015 par la prestigieuse compétition *The Olympia*, laquelle ne fut reprise qu'en 2020.

La catégorie a été refaçonnée pour mettre en valeur la féminité parallèlement à la musculature. Les codes exacerbés de féminité sont observés non seulement sur la scène de musculation, mais aussi hors scène. Sur les réseaux sociaux, ce n'est pas rare de trouver des femmes culturistes maquillées, portant des ongles polis et des tenues féminines pour mettre en valeur leur féminité au gymnase, comme si c'était pour compenser la masculinité qui rend leur corps « masculins ». Bien que ces femmes soient considérées comme résistant aux notions sexuées de masculinité et de féminité

en développant des quantités de muscles sur leur corps, leur féminité accrue est néanmoins conforme aux idéaux stéréotypés de la femme.

Un an avant que Siufung ne trouve sa passion dans la musculation, ielle s'est rendu compte de son désir d'être socialement identifié.e comme un homme et est sorti.e du placard en tant qu'homme transgenre en 2013. Au cours de sa première année de formation en tant que culturiste, Siufung n'a pas pensé à concourir sur scène. Puisque Siufung était et est toujours légalement une femme, la simple idée de porter un bikini sur scène l'horrifiait car ielle pensait que le bikini était un vêtement féminin. Luttant entre son identité de genre et la passion du culturisme, Siufung a commencé à poursuivre des recherches universitaires dans les études transgenres dans l'espoir de trouver une solution à sa question :

« Dans quelle mesure une personne peut-elle incarner les deux identités de genre? »

Siufung a participé à son premier spectacle de musculation et remporté le titre de champion général de la division Open Women Physique en 2015. En 2018, Siufung est devenu.e un.e culturiste femme professionnelle auprès de la Fédération internationale de bodybuilding et fitness. La victoire a conduit à la nouvelle réalisation de Siufung de son corps : ielle a non seulement surmonté sa peur de porter un bikini mais également appris à aimer interpréter la féminité sur scène. Loin d'être une restriction, la musculation a fourni une plateforme pour apprendre et désapprendre constamment les codes genrés. Ielle aime sa féminité autant que sa masculinité; c'est son souhait d'être identifié.e à la fois comme une femme et un homme. Selon le contexte, ielle ne s'identifie plus comme un homme transgenre.

L'expérience unique de Siufung défie le contrôle réglementaire sur les culturistes femmes dans leurs codes de féminité exacerbés. Son identification en tant que personne non binaire et au genre fluide a semé la confusion au sein des communautés de musculation, en particulier lorsque Siufung semblait être socialement plus masculin, bien que son expérience ait inspiré les culturistes femmes et les athlètes transgenres à être plus courageux.ses. Pendant ce temps, la persistance de Siufung à vivre à sa manière a provoqué des discussions profondes sur la participation des personnes transgenres à la musculation. Par exemple, Siufung est le.la seul.e ambassadeur.rice sportif.ve au genre fluide des Gay Games Hong Kong 2022, un festival international de la diversité qui s'étale sur neuf jours avec des événements multisports, artistiques et culturels organisés par la communauté LGBT+. Son espoir est d'apporter une troisième catégorie de genre dans le culturisme et dans la plupart des sports.

Ielle est également un.e ambassadeur.rice professionnel.le d'Athlete Ally, visant à mettre fin à l'homophobie et à la transphobie dans le sport.

Siufung était déterminé.e à modifier le phénomène transgenre, tel qu'il est présentement à Hong Kong. À Hong Kong et dans la plupart des pays asiatiques, les personnes trans binaires dominent les récits transgenres. Les personnes trans binaires sont celles qui préféreraient les changements chirurgicaux et hormonaux afin de « passer » pour leur genre préféré. Les nouvelles locales et nationales se concentrent souvent sur les

Loin d'être une restriction, la musculation a fourni une plateforme pour apprendre et désapprendre constamment les codes genrés. Ielle aime sa féminité autant que sa masculinité; c'est son souhait d'être identifié.e à la fois comme une femme et un homme.

difficultés quotidiennes et la stigmatisation à laquelle elles sont confrontées, rendant invisibles les personnes trans non binaires. Siufung a courageusement accepté les interviews dans les médias pour parler d'une alternative et défendre l'idée de la fluidité du genre. En tant que féministe non binaire, ielle a plaidé pour l'importance des droits des transgenres et soulevé des préoccupations sociales concernant l'égalité des genres (en particulier l'égalité des femmes) dans le sport. Au début, les images de Siufung en bikini ont suscité des débats au sein des communautés transgenres locales, en particulier les personnes transgenres essentialistes qui ont rejeté Siufung en tant que membre de la famille transgenre. Peu à peu, lorsque les médias locaux ont adopté la notion de promotion de la diversité des genres en rapportant positivement l'histoire de Siufung, Siufung a finalement été accepté.e comme faisant partie de la communauté LGBT+ et est maintenant respecté.e en tant que pionnier.ère de la communauté « genderfluid » locale.

L'intersectionnalité du féminisme est incarnée dans le parcours de Siufung. Siufung représente les réalités féministes dans le monde sportif et transgenre. En tant que culturiste femme, Siufung présente non seulement une perspective féministe en déconstruisant la hiérarchie du genre et du corps, mais résiste également à se conformer à des codes de féminité aigus dans sa vie sociale. Son cheminement illustre la possibilité pour les femmes de s'approprier un large éventail d'expériences en musculation. En tant que défenseur.e de la fluidité du genre, Siufung déstabilise les hypothèses de genre binaristes des subjectivités transgenres et fournit une incarnation alternative du genre qui n'a pas besoin de choisir un côté de la dichotomie de genre. L'histoire de Siufung crée des dialogues substantiels et significatifs avec le monde LGBT+ et le monde du sport.

« Vivre en soi-même », une devise tatouée sur son corps, montre que Siufung est un exemple vivant de la façon dont nous pouvons réinventer les possibilités illimitées du genre et de la sexualité. ■

VERY QUEER



**“Quand iels nous
verront : Féministe très
queer”**

de Lame Dilotsotlhe (Botswana)

C'est la réalité d'un homme trans dans des espaces féministes. Ses opinions sont souvent étouffées ou rattachées aux privilèges que lui octroie son corps. Sa présence est provocante. Elle met en premier plan la manière dont les espaces féministes peuvent inclure la diversité et renforcer la solidarité.

@dilotsotlhe



**“Quand iels nous
verront : MamaCax”**
de Lame Dilotsotlhe (Botswana)

Cette œuvre célèbre la vie de feu de Mama Cax.. Elle était plus qu'une mannequin, activiste pour les droits des personnes en situation de handicap et féministe. Elle redéfinissait notre compréhension de l'autonomie corporelle, et pour moi c'est à ça que ressemble le pouvoir féministe en action. C'est être badass, une femme, une reine.



“Boxe, pas bottes”

de Wu, I-Fei (Taiwan)

En tant que boxeuse et entraîneuse, je pense qu'enseigner aux filles à faire de la boxe est une réalité féministe car cela modifie les normes genrées dans le sport, et repousse la masculinité hégémonique.

Recherche sur les espaces sécurisés : une prise de perspective.

JUDYANNET MUCHIRI

@judyannet1 | Canada

Je suis partie pour le Kenya en octobre de l'année dernière, pour entamer ce que j'en suis venue à considérer comme mon travail le plus important à ce jour. Depuis lors, j'y séjourne pour explorer l'influence qu'ont les espaces sécurisés sur la participation citoyenne des jeunes femmes. Bien que cette recherche ait lieu dans un cadre académique, elle se veut également très personnelle.

En tant que féministe, mes activités académiques, mon travail professionnel et ma vie personnelle s'entrecroisent et se voient ainsi profondément guidés par des valeurs féministes.

Me voilà maintenant installée ici à Nairobi, attendant la fin de la pandémie de la COVID-19, laquelle a irrémédiablement perturbé nos vies. Bien que je me sente très désorientée, cette situation m'a donné le temps de réfléchir à ce travail entrepris depuis quelques mois. J'ai eu une conversation avec diverses jeunes femmes et organisations de défense des droits des femmes pour co-imaginer et cocréer des espaces sécurisés pour les jeunes femmes. Je me suis plongée dans cette thématique des espaces sécurisés de la même manière que pour tout autre travail que j'entreprends : avec l'intention d'élargir les espaces et les libertés des jeunes femmes. Cependant, je ne m'attendais pas au travail émotionnel qui accompagnerait ce type de travail et les efforts qu'il me faudrait déployer pour atteindre mes objectifs.

J'ai délibérément adopté des approches féministes et participatives en partant de ma conviction que les jeunes femmes savent mieux que quiconque ce que des espaces sécurisés signifient pour elles et qu'elles sont les mieux placées pour les définir. Avec ce travail, j'ai l'intention de démontrer qu'en l'absence d'espaces sécurisés, le niveau de participation à la vie citoyenne des jeunes femmes est limité. Par conséquent, ce travail est un appel à investir dans des structures et un écosystème qui permettent aux femmes d'exercer leur libre arbitre et de vivre leur vie au meilleur de leurs possibilités. (Il est important de souligner ici que j'utilise le terme « femmes » en tant que terme générique qui inclut toutes les personnes qui s'identifient comme des femmes).

Comme pour toute autre recherche, je m'étais préparée à avoir des surprises. Cependant, il m'est apparu très tôt que ce travail de recherche ne ressemblera à aucun autre. Lorsque j'ai commencé à rencontrer des

Ayant entrepris de voyager à travers le pays pour parler aux femmes, je me suis également aperçue que le travail sur la question des espaces sécurisés était loin d'être simple. En fait, ce travail en demande plus : plus de temps, plus de ressources, plus d'engagement.

femmes et à les réunir pour parler d'espaces sécurisés, la première chose que j'ai remarquée fut la manière si délicate avec laquelle les femmes m'ont accueillie moi et mon initiative. Et alors que je continuais à ressentir cette douceur de la part des femmes de Nairobi, de Nyanza et de la Vallée du Rift, j'ai commencé à réfléchir à ce que signifie travailler depuis une posture de gentillesse.

Ayant entrepris de voyager à travers le pays pour parler aux femmes, je me suis également aperçue que le travail sur la question des espaces sécurisés était loin d'être simple. En fait, ce travail en demande plus : plus de temps, plus de ressources, plus d'engagement. Il exige de nous d'être fermement décidées. Pour être honnête, ce n'est pas quelque chose que je prévoyais. Je n'ai pas pensé à ce que ce travail exigerait de moi. Le travail émotionnel requis. Je me suis laissée submerger.

Il est important de reconnaître à quel moment on est débordé, comme il est tout aussi important de décider ce que l'on doit faire avec cette prise de conscience. Cela a été un point d'apprentissage pour moi. En admettant que oui, tout cela me pèse lourdement. Oui, j'ai besoin de prendre du recul. C'est à ce moment-là que le souci de soi prend tout son sens. Et j'utilise le descriptif « souci de soi », tout en évaluant que la capacité de prendre du temps pour prendre soin de soi est une question de privilège et que tout le monde n'a pas la possibilité de le faire. Je suis profondément convaincue que nous devons reconnaître nos contextes respectifs et les privilèges que ceux-ci nous offrent. Cela dit, ce que j'ai appris à faire dans ces moments - et ils ont été nombreux - c'est de rester assise en silence.

Rester assise en silence a été difficile. Il s'avère que même faire une pause nécessite une certaine intentionnalité. Ce qui m'intéresse en particulier, et je pense que c'est aussi une leçon pour d'autres féministes, c'est qu'être assise en silence permet : de respirer, de nous remercier d'être là où nous sommes, d'examiner les leçons que la vie nous offre, de réfléchir à ce que nous pouvons faire de mieux à l'avenir. En d'autres termes, c'est l'occasion de prendre du recul et de mettre notre travail

en perspective. C'est aussi reconnaître que l'activation de réalités féministes est un travail permanent qui prendra effectivement du temps.

Être assise en silence m'a aidée à tenir le coup. Mais ce qui m'a vraiment inspirée à continuer, ce sont toutes les femmes que j'ai rencontrées. Faire un travail axé sur le changement systémique apporte rarement des résultats rapides, ce qui rend difficile le fait de rester motivée. Mais cela ne devrait pas nous décourager. Chaque action aide. Le fait de savoir qu'il y a des femmes à travers le pays - et dans le monde - qui s'organisent et s'emploient, malgré des difficultés insurmontables, à élargir les libertés pour d'autres femmes me procure tellement d'espoir. C'est ce qui me fait comprendre qu'en effet, les réalités et les futurs féministes sont possibles.

Enfin, il est juste que je salue les femmes qui m'ont soutenue moi, ainsi que mon travail, avec tant de douceur. J'ai déjà remercié chacune d'entre vous personnellement, mais je veux aussi que le monde sache quelles légendes absolues vous êtes. J'ai la chance de vous connaître. Le monde a de la chance de vous avoir. Je vous remercie. ■

C'est aussi reconnaître que
l'activation de réalités féministes
est un travail permanent qui
prendra effectivement du temps.



“Guérir ensemble”

de Upasana Agarwal @upasana_a
(Kolkata, Inde)

Considérer les activistes et les féministes et les nourricières du monde, dans ce combat contre la présence croissante de la droite, de la suprématie blanche et du changement climatique. Cette

œuvre souligne à quel point notre réalité féministe met la gentillesse, la solidarité et l'empathie en action, en venant défer le statu quo pour nous libérer toutes.

Histoire d'un conte non féérique

GABRIELA ESTEFANÍA
RIERA ROBLES

@gabyestefaniarie | Mexique

I.

**Juliana. Comme j'aimerais
m'appeler Juliana! C'est un prénom
plein de pouvoir et de présence,
plein de force et de véhémence.
À vrai dire, je crois que tous les
qualificatifs que je prête à Juliana
ne sont que des choses que j'ai en
tête et que j'invente pour survivre
et résister.**

Je m'appelle Estefanía, j'ai 28 printemps, je dors 8 heures par nuit, consomme environ 4 tasses de café par jour et passe une heure sur les réseaux sociaux de façon quotidienne. Mon histoire remonte à 23 années de résistance. À cinq ans, la petite fille que j'étais vivait dans la maison de ses grands-parents et jouait avec ses cousins. Au sein de cette bulle d'amour, juste comme ça, j'ai été victime de violences sexuelles de la part de l'un de mes cousins, *El babas*.

Depuis ce jour, la vie de cette enfant a pris les couleurs de tout ce qui n'était pas digne. Il l'a dépossédée de son amour, de sa compassion, de sa maternité, du fait qu'elle s'était autorisée à recevoir et à donner de l'affection, de sa confiance, de ses rêves. Il l'a dépossédée de son corps, de ses règles, de sa spiritualité. Elle est devenue son esclave.

Estefanía, 16 printemps, 11 années de résistance, dormait 12 heures par nuit, avait droit à quatre heures de télévision par jour et passait 1 heure à pleurer. La jeune fille détruisait ses souvenirs.

Estefanía, 22 printemps, 17 années de résistance, dormait 9 heures par nuit, avait 8 heures de cours à l'université et pratiquait la musique 1 heure par jour. La jeune femme décida d'oublier. La jeune femme se jure de se taire. La jeune femme cherche à se faire une place.

Estefanía, 28 printemps, 23 années de résistance, dort 7 heures par nuit, a 6 heures de cours par semaine, 4 ex petits amis et 1 heure de thérapie par semaine.

Avez-vous déjà songé combien le langage, les mots, les idées, les formes que notre esprit exprime verbalement étaient importants? J'ai tendance à être légèrement accro à la réflexion et à vouloir donner une réponse logique aux choses. C'est évident! Comment ne pas puiser

dans tout cela, si c'est le mécanisme que j'ai choisi d'utiliser alors que j'avais à peine cinq ans, afin de gérer toute l'information confuse qui avait envahi mon esprit : « Qui » t'aime te fait du mal ». Pour faire face à la douleur, mon corps et mon esprit se sont dissociés. J'ai commencé à me donner des surnoms : la gamine, la jeune fille et la jeune femme. Et c'est ainsi que sont passés mes anniversaires, les dates importantes, les moments inoubliables, les amours, les ruptures, les amitiés. Et la gamine, la jeune fille et la jeune femme étaient dissociées. Juliana! Comme j'aimerais me sentir Juliana! Impétueuse, intransigeante!

II

Dimanche. Un jour comme un autre pendant cette quarantaine. La Chatita, ma mère, dirait : « Parce que cette quarantaine, ma petite, nous a enfermées ». Pour moi, un dimanche soir, ça voulait pourtant dire discuter avec la famille.

Juliana, j'adorerais qu'on soit amies et que tu sois toujours celle qui me défende. Parce que je me trouve de nouveau face à ma plus grande peur : *El babas* a rejoint la discussion familiale virtuelle. Oh mes déesses! Juliana, aide-moi s'il te plaît! Juliana, c'était cette énergie qui me ferait brûler et me donnerait envie de tout brûler. C'était l'énergie vitale, la force féminine, le bonheur d'être en vie. Juliana, ma louve blanche, m'accompagnait depuis les débuts de ma résistance à préserver mon essence lorsque j'étais gamine, jeune fille, jeune femme. Juliana était ma gardienne et mon guide.

Juliana écrit :

« Si je t'envoie ce message, ce n'est ni pour te passer le bonjour ni pour prendre de tes nouvelles. NON! Ce message est mû par quelque chose qui naît de mes entrailles, de la rage et du profond désir de vouloir faire justice de

mes propres mains. Te dire ce que tu es : UN VIOLEUR!

Tu es une personne adulte clairement consciente de ses actes, de ses actions, de ses réussites et des blessures qu'elle a infligées aux gens tout au long de sa vie. Mais si tu n'en as pas le souvenir, je te le rappelle : je suis une femme de 28 ans, ta cousine, que tu as abusée sexuellement lorsqu'elle n'était qu'une enfant. Ca y est, tu te souviens de moi? Ah non, attends. Tu as sûrement fait la même chose à d'autres filles, mais ce n'est pas à moi d'en parler ici. C'est pour mon histoire et mon être que je veux faire justice ici.

Tu es un personnage impudent et sans vergogne. Je me fiche des raisons qui te mènent à envahir mon espace, mais je te le dis une bonne fois pour toutes : TU ES UN VIOLEUR! et un parfait sans-gêne. Écarte-toi de mon chemin, éloigne-toi des personnes qui m'entourent, de ce qui a rapport avec moi, sors des espaces familiaux, je ne veux plus avoir à te voir, parce que je te le dirai en face : TU ES UN VIOLEUR!

Que ce soit bien clair, je ne suis plus la petite fille innocente dont tu as abusé. Aujourd'hui, je suis une femme capable de te le dire en face : TU ES UN VIOLEUR!

Je ne vais pas te laisser le plaisir de me faire sentir inférieure ou croire que mon histoire ne compte pas. Que tu aies eu une vie misérable ou connu la souffrance et la tristesse, ce n'est pas mon problème. Il m'incombe de guérir et de vivre une vie exempte de ton immondice et des blessures que tu m'as causées, une vie dans laquelle je fais justice pour ma petite fille intérieure. Désormais, la femme que je suis te répudie et te renvoie à l'espace que tu as habité et que tu habiteras toute ta vie : l'ombre. Ma meute est à mes côtés, tu l'auras remarqué. JE NE SUIS PAS SEULE, JE NE SUIS PAS FOLLE!

Ma vie ne se réduit pas à moi la bafouée, moi la blessée, moi l'abusée. Ma vie est cette histoire continue de guérison du plus profond de l'amour propre.

Ton monde est en train de s'effondrer car j'ai rompu le silence face à ce que tu es : UN VIOLEUR ».

Vous le ressentez? Ce texte, Juliana l'a envoyé à *El babas* le 28 avril à 15 h 58. Elle tremblait, elle avait peur, et ses émotions la submergeaient. Ah, quelle bravoure! Je l'ai affronté!

Je sais que je n'avais pas cherché à affronter l'agresseur de mon enfance, tout comme je n'avais pas cherché à être abusée. Pendant des années, j'avais rêvé de lui dire en face tout ce que je pensais de lui, tout le mal qu'il m'a fait, tout l'enfer qu'il m'a fait vivre. Et boum! Voilà que j'avais fait justice, je l'avais dénoncé.

Aujourd'hui, nous repartons ensemble, Juliana et Estefanía. La douleur sera toujours présente. Mais ce que j'ai appris, c'est que ma vie ne peut pas se réduire à une expérience, ma vie ne se réduit pas à moi la bafouée,

moi la blessée, moi l'abusée. Ma vie est cette histoire continue de guérison du plus profond de l'amour propre. La petite fille, la jeune fille et la grand-mère abolissent ensemble le temps, elles se regardent, s'acceptent et cherchent la justice à travers la conscience, l'éveil, le chemin, l'accompagnement et l'amour.

Les dommages et le contrôle que cette expérience a générés dans ma vie existent, mais ils ne la gouvernent plus. Cela ne fait que quelques jours, mais je sens que je regarde droit dans les yeux, que je souris dans l'âme. La peur a disparu et je peux m'habiter. ■

Combattant né
de Borislava Madeit et Stalker Since 1993
@fineacts (Sofia, Bulgarie)

Pour le studio créatif à but non lucratif Fine Acts
Ces œuvres représentent le pouvoir, le courage
et la persévérance des femmes. Les combattantes

des premiers jours, les nées prêtes, celles qui
n'abandonnent jamais et continuent de militer,
et de gagner, pour toutes les femmes.

BORN



FIGHTER

BORN



FIGHTER

BORN



FIGHTER

WE NEVER



GAVE UP



Entre deux mondes : la double conscience des femmes en Gambie

HADDY JATOU GASSAMA

@haddyja2 | Washington DC, États-Unis

Il est de coutume pour la tribu mandingue, en Gambie, de mesurer la première écharpe utilisée par les mères pour porter leur nourrisson sur leur dos. Comme pour beaucoup d'autres pratiques culturelles mandingues, cette cérémonie s'inscrit avec d'autres actions genrées.

La cérémonie de la mesure est l'un des tout premiers rites de passage des enfants mandingues. Seules des femmes célèbrent cette cérémonie et l'animent. Traditionnellement, une petite louche dealebasse est placée entre les mains de la fille pour mesurer sa première écharpe. Laalebasse symbolise un avenir d'épouse et de ménagère. Durant la cérémonie de mesure qui m'était consacrée, ma mère et ma grand-mère ont plutôt placé un stylo au lieu d'unealebasse entre mes mains, afin de symboliser un avenir fait d'apprentissages. Toutes deux sont des ferventes traditionalistes, dans tous les sens du terme. Pour autant, occasionnellement, elles ont écrit leurs propres manifestes féministes, via un simple tchip ou le choix d'une éducation avant la « bonne féminité ». Dans notre pays, la tradition n'est pas toujours l'antithèse du féminisme. Ma mère et ma grand-mère se réfèrent plutôt à une branche du féminisme qui se sert des pouvoirs traditionnels et du respect alloué aux femmes plus âgées dans la plupart des tribus en Gambie, pour combattre un statu quo patriarcal opposé. Mais cette même source de pouvoir et de respect est parfois aussi utilisée pour maintenir et perpétuer des normes patriarcales. Ainsi, les femmes gambiennes disposent d'une double conscience du côté de la ligne patriarcale où elles se situent.

Le concept de double conscience est souvent utilisé en lien avec la race. Généralement, le sujet expérimentant une double conscience a un sens de lui-même et une sensibilité innés sur la façon dont il est perçu et traité par les autres vis-à-vis de son identité. Dans le contexte de la race, la double conscience décrit la sensation de ne jamais pouvoir être réellement soi-même, et d'être plutôt constamment confronté à la relation entre qui nous sommes et comment les autres nous perçoivent. W.E.B. Du Bois décrit cet état d'être dans son ouvrage clé *Les âmes du peuple*

noir. Il précise « ce sentiment de constamment se regarder par les yeux d'un autre, de mesurer son âme à l'aune d'un monde qui vous considère comme un spectacle avec un amusement teinté de pitié méprisante. Chacun sent constamment sa nature double, un Américain, un Noir; deux âmes, deux pensées, deux luttes irréconciliables; deux idéaux en guerre dans un seul corps noir, que seule sa force inébranlable prévient de la déchirure ». Cette sensation de dualité est une expérience qui va également de pair avec la féminité. Dans des pays comme la Gambie, où les rôles de genre et les normes patriarcales sont profondément ancrés, ce sentiment double est d'autant plus tangible.

En Gambie, la double conscience des femmes est devenue un emblème culturel. Elle apparaît lors de cérémonies de mariage, lorsque les griots chantent « aawo buuri kerram », signifiant que la première femme est reine de son foyer. Durant cette même cérémonie, les femmes plus âgées conseillent la nouvelle mariée « jigéen daafa waara mounge », une femme doit supporter et avoir de la patience. Au cours de ces cérémonies, la force et la grâce sont toujours célébrées et louées, mais le mètre utilisé pour mesurer cette force est celui de sa capacité à endurer les dommages potentiels que son mari ou sa belle-famille pourrait lui infliger. La mariée comprend souvent, le jour de son mariage, qu'elle pourra être à la fois reine et servante dans son foyer matrimonial. En matière d'économie et d'éducation, les femmes sont généralement incitées à faire des études et à entreprendre des carrières bien rémunérées. Cependant, le mètre de mesure des réussites universitaires et professionnelles de nombreuses femmes repose sur l'ego d'un conjoint potentiel. Comme dans de nombreuses autres parties du monde, il n'est pas rare d'entendre des phrases comme « Comment trouveras-tu un mari avec tous ces diplômes? » ou « Cette femme est trop riche, qui va l'épouser maintenant? ».

La capacité d'agir et les droits égaux des femmes ont toujours existé entre deux plaques tectoniques de traditions, celles qui placent les femmes sur des piédestaux de louange et de respect, et celles qui reflètent le statu quo patriarcal.

La capacité d'agir et les droits égaux des femmes ont toujours existé entre deux plaques tectoniques de traditions, celles qui placent les femmes sur des piédestaux de louange et de respect, et celles qui reflètent le statu quo patriarcal. La lutte acharnée entre ces traditions matriarcales de pouvoir et les normes patriarcales (en grande partie issues du colonialisme), laisse les femmes gambiennes dans l'oubli. Dans notre petit pays, les femmes vivent, travaillent et prospèrent entre deux paradigmes d'existence divergents.

Le premier de ces paradigmes réside principalement dans les espaces informels. Dans ce contexte, les matriarches sont omnipotentes. Leur parole fait loi et leur colère est dangereuse. Les ancêtres, les grands-mères et les mères qui composent cette classe élite de femmes, sont au cœur des différentes itérations du féminisme

gambien. Cette classe de femmes est au fondement des liens familiaux et alimente notre esprit vif et nos attitudes pragmatiques. Elles gardent nos histoires et guident notre avenir. Le paradoxe de leur propre double conscience illustre la force et le pouvoir des femmes en Gambie, tout en maintenant les normes patriarcales.

En Gambie, les femmes, et notamment les aînées, sont les gardiennes de l'acceptabilité culturelle. Leur rôle va du jugement désinvolte de la longueur de la jupe d'une jeune femme à la confirmation de la virginité d'une mariée après sa nuit de noces. Elles observent souvent les actions de leurs filles et de leurs petites-filles à travers le regard d'un homme. Les outils de mesure avec lesquels elles émettent leurs jugements reposent généralement sur une cause patriarcale. Un voile de double conscience entache l'avantage sociétal et la discrétion accordés à ces femmes. Des questions comme « Que pensera un homme d'une femme en jupe courte? », « Que fera un homme à une femme en jupe courte? », « Quelle valeur un homme accordera-t-il à une mariée qui n'est pas vierge? » motiveront les actions et les jugements de femmes qui établissent et définissent nos pratiques culturelles. Ces femmes ont le pouvoir de perpétuer ou de mettre fin à des pratiques néfastes telles que les mutilations génitales féminines (MGF) et le mariage précoce. En tant qu'arbitres souveraines des affaires intrafamiliales, elles ont le pouvoir de protéger plutôt que de blâmer les femmes venues chercher refuge contre des conjoints violents. En levant le voile sur leur propre double conscience, elles peuvent lutter activement contre les iniquités de genre au sein des deux paradigmes d'existence des femmes gambiennes.

Le second paradigme s'inscrit quant à lui dans des cadres formels. Contrairement au premier

paradigme qui existe derrière les portes closes et en regard des liens familiaux, le deuxième paradigme reflète ce que la société gambienne soutient en public. C'est un espace universel par ses inégalités. Il prend la forme d'écart salariaux entre hommes et femmes, de disparités d'accès à l'éducation et de taux d'alphabétisation entre garçons et filles, ainsi que d'obstacles juridiques à l'équité de genre. Alors que les caractéristiques du premier paradigme sont nuancées et souvent soumises à la volonté de chaque femme, les facettes du second paradigme sont systémiques.

Les arbitres du premier paradigme sont majoritairement des femmes âgées, tandis que les institutions, plutôt dirigées par des hommes, animent le second paradigme. Les femmes en Gambie existent entre ces deux espaces distincts où leur action et leurs droits dépendent de là où elles se situent. Dans de nombreux cas, le premier des deux paradigmes offre un espace de changements progressifs, tandis que le second reste figé. La pratique des MGF et la lutte continue pour y mettre fin est un exemple frappant de la tension entre ces deux paradigmes dans lesquels les femmes gambiennes existent.

Rites de passage coutumiers, les MGF prennent racine dans la double conscience des femmes en Gambie. La justification récurrente de cette pratique cruelle a toujours été l'obligation religieuse islamique, une excuse voilant à peine la croyance plus répandue et plus dangereuse en cause. Les femmes qui perpétuent cette pratique, en facilitant le processus, en offrant volontairement leurs filles à la mutilation ou en châtiant les femmes qui ne le sont pas, partagent toutes la conviction qu'un homme n'appréciera pas une femme qui n'a pas subi de MGF. Dans le deuxième paradigme, les MGF sont illégales, depuis 2015. Pourtant, des milliers de femmes et de jeunes filles sont excisées chaque année en Gambie avec peu, voire pas de recours légal possible. Il existe

Des systèmes patriarcaux existent en Gambie, mais les traditions matriarcales de notre pays détiennent une autorité considérable.

La tradition n'est pas l'antithèse du féminisme. Si les femmes gambiennes ont une double conscience du côté de la ligne patriarcale où elles se situent, elles ont également le pouvoir de choisir.

d'innombrables ONG locales et internationales dans la lutte pour mettre fin aux MGF en Gambie. Alors que beaucoup d'entre elles travaillent dans les rouages du deuxième paradigme, demandant au gouvernement d'appliquer les lois qui punissent celles qui les transgressent et s'adressant aux élèves dans les écoles, ce sont celles qui s'engagent dans le premier paradigme qui obtiennent le plus d'avancées. En reconnaissant le pouvoir d'atteindre les matriarches des familles, ces organisations font évoluer l'avenir des femmes du pays vers le progrès.

Je suis l'une des rares femmes de ma famille à n'avoir subi aucune MGF. Le jour où mes cousines et moi étions censées subir des MGF, ma mère a refusé de m'envoyer avec le reste des filles. Ayant elle-même subi une MGF, elle a refusé de laisser l'une de ses filles vivre les horreurs qu'elle a elle-même vécues.

Des systèmes patriarcaux existent en Gambie, mais les traditions matriarcales de notre pays détiennent une autorité considérable. La tradition n'est pas l'antithèse du féminisme. Si les femmes gambiennes ont une double conscience du côté de la ligne patriarcale où elles se situent, elles ont également le pouvoir de choisir. Des femmes comme ma mère et ma grand-mère ont depuis longtemps compris le pouvoir de leurs choix. Elles ont utilisé leur discrétion pour faire en sorte que mes sœurs et moi ne grandissions pas en mesurant nos forces, nos talents et notre existence via le mètre de l'ego ou du regard d'un homme. Les femmes autour de moi m'ont appris à avoir

une force qui n'est pas dédiée à la souffrance aux mains d'un homme. Au contraire, on nous a appris que la femme est reine ou roi de son foyer et de sa vie, rien de moins. La génération de femmes gambiennes à laquelle j'appartiens s'approche de plus en plus des rangs des matriarches qui possèdent ce pouvoir dans notre configuration sociale. Dès lors, je reste optimiste sur le fait qu'on entendra moins de discours sur le devoir des femmes à subir lors des prochains mariages, et davantage de moments semblables à la cérémonie de la mesure d'écharpe que j'ai vécue. ■



“Puta sacrée”

de Pia Love @pialovenow
(Puerto Rico)

L'œuvre de Puta explore la dichotomie du sacré et du pas si sacré, en réimaginant les personnages féminins essentiels de la Bible dans la culture pop, sous la forme de personnes totalement maîtresses de leur pouvoir de séduction, tout en demeurant sacrées. Guérison de la psyché prise entre devoir exister dans la conformité ou être considérée trop sauvage. Puta sacrée ose imaginer un monde où la Vierge Marie (archétype maternel) et la Prêtresse érotique (archétype de la jeune fille) coexistent en harmonie, et où les femmes, libres, sont aimées dans toute leur complexité. Ce faisant, Puta sacrée questionne également la relation entre les biens et les femmes, et comment les deux partagent une longue histoire d'exploitation dans les structures capitalistes - l'œuvre porte en fin de compte sur le démantèlement des cadres patriarcaux et capitalistes qui portent préjudice non seulement aux femmes mais également à notre planète et à toute âme qui vive.



Dieula et les Muñecas Negras (Poupées noires)

ANA MARÍA BELIQUE

@abelique | République dominicaine

I.

El Batey Naranjo est une communauté un peu à l'écart de la ville mais regorgeant de personnes travailleuses et enthousiastes. C'est là que vivait une petite fille appelée Dieula; ses parents avaient beau lui répéter sans cesse qu'elle était belle, elle n'en croyait jamais rien.

Au yeux de ses parents, il n'existait rien de plus beau, mais l'enfant ne parvenait pas à se voir comme une jolie petite fille. Dieula pensait que, pour être vraiment belle, ses cheveux devaient être longs et blonds, ses yeux bleus et sa peau aussi blanche que celle d'une poupée.

« Je veux être aussi belle que la poupée qu'on m'a offerte pour la fête des Rois¹ », se disait-elle en jouant.

Un jour, une femme est arrivée dans la communauté et a réuni toutes les femmes dans la salle communale. Dieula entendit sa mère dire à une voisine qu'une jeune fille allait fabriquer des poupées, et cela attira beaucoup son attention.

—Moi aussi je veux apprendre à fabriquer des poupées — implora-t-elle sa mère en tirant sur sa jupe, mais elle était trop petite pour faire partie du groupe, et cela la rendit triste.

Chaque samedi cependant, Dieula se tenait à la porte ou espionnait par les fenêtres pour regarder les femmes parler et apprendre à fabriquer des poupées.

—Ces petites boules qu'elles font ne ressemblent pas à des poupées. Elles sont laides et elles font peur — dit Dieula à l'un des enfants qui observait la scène avec elle.

Au fur et à mesure que le travail des femmes avançait, Dieula trouvait ces poupées noires et pas du tout jolies comme celles qu'elle voyait à la télévision.

Elle, elle voulait une grande poupée aux cheveux longs et aux yeux bleus, et elle attendait le moment où elles commenceraient à

les fabriquer; mais non, les femmes continuèrent à confectionner ces petites boules noires et laides qui ne ressemblaient pas à de vraies poupées.

Un après-midi, sur les instructions de l'animatrice, les femmes se sont mises à assembler ces petites boules, les ont façonnées petit à petit puis leur ont cousu des ensembles de vêtements colorés. Dieula avait du mal à voir ce qu'elles faisaient, mais elle voyait qu'elles étaient très joyeuses et qu'elles s'appliquaient beaucoup.

À la fin du cours, elles posèrent sur une table plusieurs des poupées qu'elles avaient confectionnées afin que tout le monde puisse les voir.

Ce jour-là, Dieula fut témoin de quelque chose qu'elle n'avait jamais vu auparavant. L'une des poupées qui lui semblait la plus belle ressemblait à une princesse, encore plus jolie qu'une poupée Barbie. Cela l'étonna car la poupée n'était pas blanche ni n'avait les yeux bleus. Jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais imaginé qu'une poupée noire puisse être si belle.

—Je veux une de ces poupées parce qu'elles sont très belles. Je veux une poupée noire comme ça —s'exclama-t-elle toute émue. — C'est une poupée noire et jolie, elle est MA-GNI-FI-QUE.

Sa mère, qui était parmi le groupe de femmes, se leva de sa chaise et l'appela sur le côté. Dieula sursauta lorsque sa mère lui mit une de ces poupées noires entre les mains. Elle la serra contre sa poitrine avec une immense joie.

À compter de ce jour, Dieula commença à comprendre que les filles noires sont jolies, elles aussi.

Pour la première fois, elle sentait que ses

¹ Voir la tradition de la fête des Rois mages en Espagne et en Amérique latine (NdIT)

–Je veux une de ces poupées
parce qu'elles sont très belles.
Je veux une poupée noire
comme ça –s'exclama-t-
elle toute émue. – C'est une
poupée noire et jolie, elle est
MA-GNI-FI-QUE.

parents avaient raison de lui dire qu'elle aussi était belle. La petite fille comprit que sa couleur de peau et de cheveux ne l'enlaidissaient pas. Dieula était belle comme une poupée noire. Elle était si fière de sa couleur de peau qu'elle disait à toutes ses amies :

–Si toutes ces poupées noires sont jolies, alors toutes les filles noires aussi, nous sommes jolies. Nous sommes des poupées noires.

II.

Muñecas Negras RD est une initiative qui vise à renforcer l'autonomisation des femmes et des filles des bateyes de la République dominicaine. Nous travaillons à développer les ateliers de fabrication de poupées tout en abordant des sujets liés au fait d'être noir.e., à l'identité, à l'afrodescendance et aux questions de genre, entre autres.

Grâce à *Muñecas Negras RD*, on voit le développement d'une méthodologie de travail en groupe qui allie des aspects théoriques à des aspects pratiques afin de promouvoir les connaissances et les capacités des femmes noires.

La discrimination raciale est un élément important affectant de façon constante la population afrodescendante. La République dominicaine ne fait pas exception à cette règle, et encore moins lorsqu'il s'agit de dominicain.e-s d'ascendance haïtienne. C'est la raison pour laquelle nous croyons qu'il est important de travailler l'autonomisation sur des questions d'identité, d'estime de soi et d'afrodescendance d'un point de vue intégral. Cette initiative est un moyen de susciter le débat sur notre identité en tant qu'actrices ayant du pouvoir sur nos réalités.

Une autre motivation de cette initiative est de faire en sorte que les membres génèrent des ressources économiques, car leur condition de femmes exposées à de multiples exclusions (pauvres, noires, issues des bateyes, apatrides) limite leurs possibilités d'intégrer le marché du travail. Le fait que leur nationalité dominicaine, leurs papiers et leur identité personnelle soient constamment remis en question parce qu'elles sont les filles d'immigré.e-s haïtien.ne-s, doublé du développement limité de leurs capacités techniques, complique l'insertion des femmes issues des bateyes dans les espaces de travail qualifiés. L'initiative cherche à créer des

Cette initiative
est un moyen de
susciter le débat
sur notre identité
en tant qu'actrices
ayant du pouvoir sur
nos réalités.

occasions pour construire quelque chose au-delà
de l'affectation sociale du travail aux femmes,
pour aller au-delà du travail domestique et
explorer les créativité.

Muñeca Negras est née de 10 années
d'expérience dans l'accompagnement des
dominicain·e·s d'ascendance haïtienne à travers
le mouvement reconoci.do, un collectif de jeunes
qui lutte contre la discrimination raciale, la
politique de dénationalisation et l'apatridie en
République dominicaine. ■



**“Tejedoras de sueños”
[Tisseuses de rêves]**

par Diana Mar @mar_indigo_
(Oaxaca, Mexique)

Dans la région de la Costa Chica de Oaxaca, le tissage est un héritage de la résistance des femmes qui se perpétue depuis des générations. Nous, les femmes, face au métier à tisser à la taille, nous tissons les fils de nos histoires, de nos combats et de nos rêves.



Les fantômes des jeunes filles

AKUA ANTIWIWAA

@akua__antwiwaa

Accra, Providence

**Poing serré,
poings serrés
baiser dans une bouche
ouverte
grande ouverte pour
grande ouverte pour**

J'ai une vieille photo, floue, devant les yeux. J'y suis vêtue tout de blanc, des perles nacrées attachées à mes cheveux, collés contre mes oreilles, à celles qui pendent de mes poignets. La robe que je porte tombe sur mes chevilles serrées dans des bottines blanches et des socquettes à dentelle. La composition florale en main, serrant fermement les doigts de peur de lâcher, j'attends docilement la prise de vue, sans ciller. Bouquetière pour la toute première fois, j'adore la fonction et mon allure est impeccable.

À quoi les petites filles rêvent-elles? Comment habitent-elles leur propre monde? Assise à regarder cette photo, j'ai l'impression d'observer une étrangère et une amie, elle me dit quelque chose mais je ne la connais pas. Je l'aime, mais elle ne me connaît pas. Je me souviens bien de ce jour, la robe qui me serrait à la taille, les socquettes qui grattaient, je cherchais ma mère du regard, grande et belle, en fin de compte. Être une petite fille est d'une folle complexité. Je sens encore ses yeux interrogateurs posés sur moi.

*Il n'y a pas ici suffisamment
de place
pour que tu entendes une enfant respirer
et dises que c'est la tienne*

Cette petite fille me rappelle que je pensais que ma vie féministe était linéaire, avec un point de départ et un objectif à atteindre. Ce passage a débuté lorsque j'ai commencé à réaliser tout ce qui, dans mon enfance, était injuste et contraignant, ce qui m'avait sortie de mon corps, pétrifiée. J'ai alors lu, réfléchi, ressenti, et pensé avoir compris. J'ai présenté mes excuses à la petite fille. « Désolée », lui ai-je dit. Je lui ai chanté des chansons, lui ai murmuré combien j'aurais aimé pouvoir la protéger. Je l'ai prise dans mes bras pendant de longues nuits silencieuses. Je l'ai pleurée, et j'ai pleuré avec

elle. J'ai dit « kose ». Et je l'ai laissée partir. Je la considérais comme un mirage de mon passé, un oiseau qui chante si tôt le matin, quand la nuit se transforme enfin en aube apaisante, tout en haut des palissandres, en un lieu que je ne connaîtrai jamais. Dans mon esprit, elle y serait en sécurité. J'étais finalement arrivée, les bras chargés de connaissances, d'expérience, de récits, de disputes et de mensonges – des mensonges sans conséquences. Ces bras étaient mûrs, longs, fiables et assez solides pour attraper tout ce qui est profond et gros et dur.

Entre le moment où j'ai mis mon enfant en sécurité et où je suis devenue celle qui l'aurait sauvée, j'ai quitté la maison. Enfin partie, j'étais libre de devenir tout ce que je pensais ne jamais pouvoir être. J'étais seule, aussi. J'ai fait une pause.

*grande ouverte pour
un examen silencieux*

Comment transforme-t-on des souvenirs d'enfant réparateurs en une pratique féministe? Comment cela prend-il forme dans la réalité? Cette période seule m'a permis d'apprendre, notamment, que je n'avais pas besoin de laisser partir la petite fille en moi pour me sentir libre. Au contraire, cette distance que je créais, cette relation que j'envoyais au fin fond de mes rêves et ma mémoire me blessaient. En ne la voyant que perdue, cassée et devant être sauvée, je me détachais de parties de moi-même dont j'avais profondément honte. J'avais besoin de l'avoir à mes côtés, dans mon présent.

En embrassant ainsi la solitude qui nous entoure souvent, qu'elle soit choisie ou subie; en accueillant les éloignements qui nous consomment, par les terres, les mers ou la mort, je choisis d'entretenir le souvenir d'une enfance nourissante, et non celle meurtrie par la violence des récits. Je cultive cette pratique non seulement avec mes propres souvenirs,

mais par des films, supports visuels et le cadeau des histoires que me racontent mes amies. Les personnages féminins dans les films, surtout, deviennent pour moi une manière de faire des milliers de rêves supplémentaires, la manière dont elles traversent nos écrans en dansant le déroulé du script, une aventure aux milliers de dénouements possibles.

—

Se wogya me ho ko a, medane mframa na mayera wo awia mu, na mahwehwe wo
Si tu me quittes, je me ferai vent et te chercherai partout.

This is a promise, and Esi fulfils it. The forerunner C'est une promesse, et Esi la tient. Esi (Cynthia Dankwa), le personnage principal dans l'extraordinaire film *The Burial of Kojo* de Blitz Bazawule, est une petite fille qui voyage dans le royaume des esprits pour sauver son père qui a disparu. Forte de la vision du « corbeau qui règne sur le territoire entre les mondes », Esi est courageuse et se déplace comme une enfant qui n'a pas internalisé l'idée que la présence corporelle fait tout. En suivant les messages et indices que le monde spirituel lui transmet dans ses rêves éprouvants, desquels elle se réveille en sursaut, Esi suit la voie qui la mènera jusqu'à son père, Kojo (Joseph Otsiman). Je retrouve en Esi l'intrépidité et la flamme de l'enfance, dans le calme, la conviction et la curiosité avec lesquels elle raconte ses rêves. Bien que confrontée à une tâche qui transcende les réalités physiques et temporelles de son monde, la confiance d'Esi dans sa propre vision est ce qui ramènera son père. La relation qu'entretiennent Kojo et Esi bouleverse l'idée du père protecteur et sauveur de sa fille. Parce que l'histoire d'Esi est contée sous une forme fantastique et que celle de son père est hyper réaliste – avec ses problèmes d'argent, sa forte réticence à retourner travailler dans les mines –, il est aisé d'imaginer que le

Cette petite fille
me rappelle que
je pensais que ma
vie féministe était
linéaire, avec un
point de départ
et un objectif à
atteindre.

monde d'Esi existe hors des défis matériels de l'âge adulte. Nous découvrons cependant, à la fin, que Kojo est lui-même hanté par les fantômes de son passé, d'un frère décédé qui veut s'approprier son âme. C'est Esi qui ouvre la porte pour que ces tourments soient abordés et résolus. C'est Esi, dont l'attention est permanente.

—

*de ce qui aurait pu se produire
si cela n'avait sombré dans le silence*

En regardant Ada (interprétée par Mame Bineta Sané) et Souleiman (Ibrahima Traoré) s'embrasser contre les murs rugueux d'un immeuble en construction en bord de mer, je sens cette anxiété bien connue me monter à la gorge. Quand il lui déboutonne sa chemise, je voudrais qu'il arrête. Et presque immédiatement, au comble de mon anxiété, un homme âgé les aperçoit et leur crie de dégager de là. « Ce n'est pas un bordel ici! »[MB2], crie-t-il. Dommage que leur scène d'amour soit si courte, parce que dix jours plus tard, Ada sera mariée à Omar (Babacar Sylla), l'homme d'affaires auquel on l'a

Les personnages féminins dans les films, surtout, deviennent pour moi une manière de faire des milliers de rêves supplémentaires, la manière dont elles traversent nos écrans en dansant le déroulé du script, une aventure aux milliers de dénouements possibles.

fiancée. Espérant revoir Souleiman plus tard ce soir-là, Ada lui dit au revoir. C'est la dernière fois qu'elle le verra. Frustrés de se faire voler leur salaire depuis des mois, Souleiman et ses collègues du site de construction montent à bord d'un bateau et quittent le Sénégal à destination de l'Europe. Ada est désemparée. Un mystérieux incendie se déclare la veille de son mariage, et des faits étranges commencent à se produire. Les amoureuses et les sœurs abandonnées par les hommes tombent malades, aux prises avec un mal étrange. Elles s'avèrent possédées par des djinns – les hommes sont morts en mer. Se servant des corps des femmes, ces hommes reviennent pour obtenir réparation auprès de leur patron, réclamant d'être payés. Souleiman est bien parmi eux, mais lui, revient pour Ada.

Atlantique, de Mati Diop, pose avec son titre le cadre d'une sombre réflexion sur l'exploitation par le travail et les décès des migrant·e·s. C'est cependant également une méditation sur la sexualité féminine et le labeur arraché

à des adolescentes, pour apaiser un monde dans lequel leurs véritables désirs passent en dernier, voire pas du tout. Avec les filles de qui elle s'entoure – « les salopes », jupes courtes, paillettes et yeux maquillés qui dansent sous les lumières du club qu'elles fréquentent –, Ada est chargée de décider du genre de femme qu'elle veut devenir. Après avoir été forcée de subir un test de virginité, malade de la perte de son amour, Ada rompt son mariage avec Omar. Finalement réuni – Souleiman dans le corps d'un autre homme –, le couple fait l'amour sous les lumières bleues du club. La mise en miroir de la scène d'ouverture d'Ada et Souleiman avec la toute dernière est pour moi une leçon de la liberté et de la sensualité des adolescentes – que la honte et le traumatisme balaient souvent. Ada se moque effectivement de la respectabilité : elle se choisit un amant alors qu'elle est fiancée, trouve le courage de quitter un homme qu'elle n'aime pas, fait l'amour avec celui qu'elle choisit, même dans la mort. À la fin du film, Ada, seule, se retourne devant un miroir. Se regardant dans les yeux,

elle dit à la spectatrice et au spectateur : « La nuit dernière continuera de me rappeler qui je suis et de m'indiquer qui je deviendrai. Ada, à qui appartient l'avenir. Je suis Ada ».

—

la parole d'une fille
le souffle d'une fille

La vieille photo devant mes yeux n'est pas la vraie photo, qui appartient à Accra, où je ne suis justement pas. Mon pouce posé sur le bord de la photo. Posé sur le bord de l'image que je fixe à travers l'écran de mon téléphone. J'ai plusieurs fois observé ma jeune personne, tenté de l'attraper. Imprimée ou numérisée, elle demeure la même. Elle est inconnaissable. Mais elle est ici. ■



**“Cultura Negra”
[Culture noire]**

par Astrid Milena González Quintero

@astridgonzalezq

(Santiago du Chili, 2016)

*Citation de l'œuvre Pelucas Porteadores
(1997-2000) de l'artiste Liliانا Angulo*

Dans la tradition africaine, qui est préservée en Colombie dans des régions comme le Pacifique et les Caraïbes, il existe des figures mythiques autour des femmes conscientes : les porteuses de la parole et de la mémoire pour la préservation des discours cachés de la rébellion. Marronnes et lavandières politisent les souvenirs pour lutter contre l'oubli.



“Ma maison”

de Suhad Khatib @suhad.izm

(Palestine, Amman, San Francisco)

2018 *sk*



“Secrets de sororité”

de Suhad Khatib @suhad.izm

(Palestine, Amman, San Francisco)

Salut, merci de me permettre de candidater pour ce poste. Laissez-moi tout d'abord me présenter : je m'appelle Suhad, comme dans : Sue had coffee. Vous savez, comme le café que vos multinationales ont volé à mon peuple. Je suis une mère célibataire, parce que les économies guerrières ont tué tous les hommes que je connais.

Une anecdote? Je porte le nom d'une de mes tantes, qui a survécu à un massacre à l'âge de 4 ans. Qui a voulu vaincre la diaspora forcée de sa famille en prenant l'avion pour venir me voir, la première née de son frère, mais qui est morte en route, avec son enfant âgé de 4 ans. Donc, mon anecdote est que je ne permettrai à personne dans cette pièce d'écortcher mon nom.

Mes points forts : j'ai oublié comment être pragmatique. Je m'y connais en incendie de ponts. Je bourgeoonne de connaissances théologiques. Je sais ainsi maintenant que je suis toutes les personnes avant moi, et continuerai à être dans toutes les personnes qui vivront après moi. Je suis d'une terre sainte pour laquelle mes ancêtres se sont battu-e-s; vous avez sûrement entendu parler de Marie, de Mohammed. Je continue à vouloir y retourner, mais des armées entières et des systèmes de guerre m'en empêchent. Donc me voici, ni ici ni là-bas. J'essaie de trouver le courage de reconquérir la souveraineté via mes messages sur les réseaux sociaux.

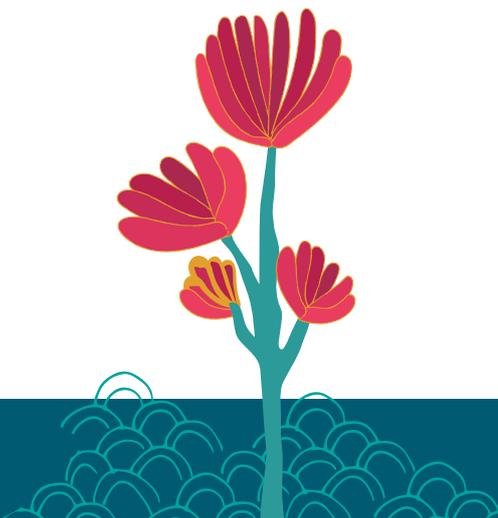
Une éducation? Eh bien, mon père m'a appris à être de Palestine, ce qui pourrait expliquer pourquoi je n'ai pas réussi, par le passé. Ma mère m'a appris à être une femme palestinienne, ce qui pourrait expliquer pourquoi je réussis désormais.

Je parle trois langues : l'arabe; langue du livre saint, l'anglais; langue du colon et l'art; langue des personnes libres.

En résumé : je suis sans aucune doute un atout pour votre marque empreinte de diversité et d'inclusion. Je suis toujours là, malgré les obstacles que le capitalisme a mis sur ma route. Imaginez tout ce que je pourrais accomplir sans obstacles. J'ai l'intelligence émotionnelle nécessaire pour mener des équipes, bien mieux que tous ces étrangers.ères que vous m'avez collé-e-s dessus dans ce gratte-ciel.

Donc, j'attends de vos nouvelles avec impatience.

Partagez ici vos impressions sur ce magazine et passez-le à quelqu'un :





L'Association pour les droits des femmes dans le développement (AWID) est une organisation féministe, associative et internationale de soutien aux mouvements. Notre mission est d'aider les mouvements féministes, en faveur des droits des femmes et de la justice de genre à s'épanouir, à être un élément moteur de l'opposition aux systèmes d'oppression et à co-créeer des réalités féministes.

Édition : Yewande Omotoso & Kamee Abrahamian - avec la collaboration de Hakima Abbas, Gabby DeCicco, Fenya Fischler, Camila Galdino, Laila Malik, Margarita Salas & Nana Darkoa Sekyiamah

Traduction : Mégane Ghorbani, Camille Dufour, Morgane Boëdec, Benedicte Allaert, Nadine Mondestin & Nathalie Thériault

Design et mise en page : Ellena Ekarahendy

AWID remercie nos bailleurs de fonds et la communauté de nos membres.



Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale -
Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0)

www.creativecommons.org

Cette publication peut être redistribuée à des fins non commerciales dans quelque média que ce soit, sous forme inchangée et intégrale, avec mention de l'AWID et des auteur-trice-s.

2020 publié par AWID